

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- |                                     |                                                                                                                                                                             |                                     |                                                                                                                                                                                                                                                                                                                             |
|-------------------------------------|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-------------------------------------|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|
| <input type="checkbox"/>            | Coloured covers /<br>Couverture de couleur                                                                                                                                  | <input type="checkbox"/>            | Coloured pages / Pages de couleur                                                                                                                                                                                                                                                                                           |
| <input type="checkbox"/>            | Covers damaged /<br>Couverture endommagée                                                                                                                                   | <input type="checkbox"/>            | Pages damaged / Pages endommagées                                                                                                                                                                                                                                                                                           |
| <input type="checkbox"/>            | Covers restored and/or laminated /<br>Couverture restaurée et/ou pelliculée                                                                                                 | <input type="checkbox"/>            | Pages restored and/or laminated /<br>Pages restaurées et/ou pelliculées                                                                                                                                                                                                                                                     |
| <input type="checkbox"/>            | Cover title missing /<br>Le titre de couverture manque                                                                                                                      | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/<br>Pages décolorées, tachetées ou piquées                                                                                                                                                                                                                                              |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured maps /<br>Cartes géographiques en couleur                                                                                                                          | <input type="checkbox"/>            | Pages detached / Pages détachées                                                                                                                                                                                                                                                                                            |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /<br>Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)                                                                          | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence                                                                                                                                                                                                                                                                                                  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured plates and/or illustrations /<br>Planches et/ou illustrations en couleur                                                                                           | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /<br>Qualité inégale de l'impression                                                                                                                                                                                                                                                                |
| <input type="checkbox"/>            | Bound with other material /<br>Relié avec d'autres documents                                                                                                                | <input type="checkbox"/>            | Includes supplementary materials /<br>Comprend du matériel supplémentaire                                                                                                                                                                                                                                                   |
| <input type="checkbox"/>            | Only edition available /<br>Seule édition disponible                                                                                                                        | <input type="checkbox"/>            | Blank leaves added during restorations may<br>appear within the text. Whenever possible, these<br>have been omitted from scanning / Il se peut que<br>certaines pages blanches ajoutées lors d'une<br>restauration apparaissent dans le texte, mais,<br>lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas<br>été numérisées. |
| <input type="checkbox"/>            | Tight binding may cause shadows or distortion<br>along interior margin / La reliure serrée peut<br>causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la<br>marge intérieure. |                                     |                                                                                                                                                                                                                                                                                                                             |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /<br>Commentaires supplémentaires:                                                                                                                      |                                     | Pagination continue.                                                                                                                                                                                                                                                                                                        |

# LE MONDE ILLUSTRÉ

## ABONNEMENTS:

Un an, \$3.00 - - - Six mois, \$1.50  
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance  
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

14ME ANNÉE, No 684.—SAMEDI, 12 JUIN 1897

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIETAIRES.  
BUREAUX, 42, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

## ANNONCES:

La ligne, par insertion - - - - 10 cent  
Insertions subséquentes - - - - 5 cent  
Tarif spécial pour annonces à long terme



BATAILLE DE VELESTINO.— Convoi de blessés sur le chemin de fer de Volo

## LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 12 JUIN 1897

## SOMMAIRE

TEXTE.—Entre-Nous, par Léon Ledieu.—Origine des Canadiens-français, par B. Sulte.—La réforme du français.—Nouvelle : L'alouette de mer (avec gravures), par Jules Lionnet.—Poésie : La lionne au crépuscule, par Arthur de Bussières.—Lutte intime, par Yvette.—Conseils pratiques.—Poésie : Le médecin, par Auguste.—propos de chasse, par Emile Castel.—Corespondance, par F. Picard.—Une page de mon journal, par Madeleine.—Drapeau de l'Ecole Polytechnique de Montréal.—Le Club de Natation.—Explications de nos gravures, par F. Picard.—Petite poste en famille.—La mode.—Théâtres.—Feuilletons : Un drame au Labrador, par le Dr Eugène Dick.—La veuve du garde, par R. de Navery.—Le jeu de dames.

GRAVURES.—Bataille de Vélesino : Convoy de blessés sur le chemin de fer de Volo.—Portrait de M. l'abbé Daniel.—Pavillon de l'Ecole Polytechnique de Montréal.—A travers le Canada : Chute de Labelle durant la descente du bois ; Le village de Labelle le jour de l'excursion du 15 mai.—Beaux-Arts : Maternité d'âme.—Gravures de mode.—Devinette.—Gravure du feuilleton.

## PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

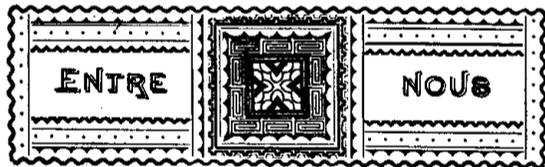
LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélés du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.



Il y a quelques jours, en parlant de la mort du duc d'Aumale, je signalais, comme c'était mon devoir, le don splendide que ce bon patriote avait fait à l'Académie-Française, en lui léguant le château de Chantilly et ses dépendances.

Que de fois suis-je allé dans la forêt de ce superbe domaine, errant au hasard dans ses allées fraîches et silencieuses, sous ses grands arbres qui avaient vu passer des générations de femmes élégantes, jeunes et rieuses, d'hommes portant les plus grands noms de France, qui ne pensaient qu'au plaisir présent et sans souci de l'avenir, de cet avenir qui devait bouleverser le monde et créer une nouvelle société !

Maintenant le château des Condé appartient à des hommes de paix et de travail dont la plume est l'arme bienfaisante et productive.

Le duc d'Aumale, ne laissant pas d'enfants, ne pouvait faire plus noble emploi de la demeure de ses aïeux et son nom sera toujours aussi vénéré par la France nouvelle que l'a été celui de ses aïeux par la France des siècles passés.

\*\*\* Et voici que j'ai à vous parler aujourd'hui d'un autre legs, plus grand encore que sa portée et son importance, d'un don fait au monde savant, au monde des chercheurs, des travailleurs sans distinction de race ou de patrie, du legs fait par Alfred Nobel, d'une somme de plus de dix millions de dollars.

Ce qu'il y a de plus étrange en cela, c'est qu'au moment où l'appellation de dynamitarde constitue un outrage ou plutôt un terme de mépris et d'horreur que l'on applique aux misérables qui ne rêvent que destruction et ruine, c'est justement à l'inventeur de la dynamite que le monde scientifique et penseur doit ce bienfait, cette fortune qu'il offre à tout venant, de quelque pays qu'il vienne, quelque langue qu'il parle, pourvu qu'il en soit jugé digne.

Qu'était-ce donc que ce découvreur, que cet homme de bien qui vient de faire un usage si généreux de la moitié de son immense fortune ?

Alfred Nobel, Suédois d'origine, est né en Russie, en 1833, à Saint-Petersbourg, où son père avait établi une usine de construction de machines et où il fit ses études.

Avide de science, de la science qui ne fait et ne peut jamais faire faillite, quoiqu'en ait dit M. Brunetière, dans un moment de distraction regrettable—Nobel travailla toute sa vie sans trêve ni relâche et quand, à l'âge de trente et un ans, il commença à s'adonner spécialement à la fabrication des explosifs, il était déjà connu du monde savant.

Il n'inventait pas ces terribles engins dans le but de favoriser une puissance au détriment des autres mais bien de rendre service à l'industrie, surtout dans l'exécution des travaux publics.

Aujourd'hui le nombre des travailleurs employés, tant pour la production que pour le transport, ou pour l'emploi de la dynamite, ne s'élève pas à moins de cent mille.

On évalue l'économie réalisée par son emploi dans les travaux de construction, à environ deux cents millions de piastres, par an.

\*\*\* Nobel avait eu d'abord l'intention de ne créer qu'un prix pour la propagation des idées de paix universelle, mais la grande cause de la modification de son testament fut le discours prononcé par Pasteur dans la cérémonie de son cinquantenaire, admirable harangue qui peut se résumer en ces mots : "C'est l'ignorance qui sépare les hommes et la science qui les rapproche."

Nous sommes loin du mot stérile de Brunetière, en constatant la fécondité du discours de Pasteur.

Voici l'emploi assigné par Nobel en legs qu'il fait au monde.

Le capital sera réalisé en valeurs sûres par les liquidateurs. Il constituera un fonds dont la rente sera annuellement distribuée à ceux qui, pendant l'année écoulée, auront rendu les plus éminents services à l'humanité.

La rente sera divisée en cinq parts égales qui seront attribuées :

La première, à celui qui, dans le domaine de la physique, aura fait la découverte ou l'invention la plus importante ;

La seconde, à celui qui, dans le domaine de la chimie, aura fait la découverte ou l'amélioration la plus importante ;

La troisième, à celui qui aura fait la découverte la plus importante dans le domaine de la physiologie ou de la médecine ;

La quatrième, à celui qui, dans le domaine des lettres, aura produit l'œuvre la plus élevée dans le sens idéal ;

La cinquième, à celui qui aura fait le plus et le mieux pour la fraternité des peuples, pour la suppression ou la diminution des armées permanentes et pour la constitution ou la promulgation des Congrès de la paix.

Voilà les grandes lignes de l'intention du testateur ; on voit que la pensée qui l'a dictée est vraiment large et élevée, et si je publie ainsi les dernières volontés de Nobel, c'est que j'espère—qui sait ?—que peut-être un jour un canadien travailleur et studieux,

parviendra à obtenir un de ces prix offerts au travail et à l'étude.

Je reproduis aussi les deux paragraphes suivants qui ont leur importance :

"Les deux premiers prix (physique et chimie), seront décernés par l'Académie des sciences de Suède ; celui des travaux physiologiques ou médicaux par l'institut Carolin, de Stockholm ; le prix littéraire par l'Académie Suédoise, et celui pour la propagation de la paix, par une commission de cinq membres, élus par le Storting (diète norvégienne).

"C'est ma volonté expresse qu'on ne s'inspire, pour l'attribution de ces prix, d'aucune considération de nationalité, afin que le plus digne reçoive la récompense, qu'il soit Scandinave ou non."

On calcule que chacun de ces prix représentera environ soixante mille piastres ; c'est donc la récompense la plus élevée que jamais un homme ait eu la pensée et le pouvoir de donner à des hommes de sciences ou de lettres.

On sait combien les Suédois et les Norvégiens s'intéressent à la découverte du pôle, et c'est pourquoi Nobel a donné, avant de mourir, seize mille piastres, à l'ingénieur en chef Andrée, pour son projet d'exploration polaire.

"En prenant cette résolution, dit Nobel, je ne me préoccupe pas de savoir si M. Andrée réussira complètement ou ne réussira qu'à moitié, car je sais que cette tentative donnera l'exemple d'entreprises héroïques auxquelles on n'avait pas songé jusqu'ici."

\*\*\* Et maintenant, vous vous demandez sans doute quelle était la fortune de cet inventeur, pour lui permettre de faire ainsi un legs de dix millions ?

Elle est difficile à évaluer, paraît-il ; elle comprend une foule de valeurs. Nobel possédait non seulement des actions dans un grand nombre d'usines exploitant ses explosifs—il y en a plus de cent dans le monde, et trois au Canada, si je ne me trompe—mais il était le Krupp de la Suède, et dirigeait la fonderie de canons. Il était également à la tête d'une des mines de fer les plus importantes de la contrée.

Une grande partie de la fortune de Nobel et de ses neveux provient d'un puits de pétrole à Bakou, (Caucase) qu'ils avaient acheté à très bon marché et qui rapporte d'énormes bénéfices. La production, qui était de 140,000 tonnes en 1875, dépasse aujourd'hui un million de tonnes.

\*\*\* Les journaux de Montréal font appel aux Français établis au Canada, pour organiser la fête nationale de la France, qui aura lieu, comme d'habitude, le 14 juillet prochain.

Cette fête sera célébrée avec le plus grand succès comme les années dernières, et la Maison de Refuge, c'est-à-dire les pauvres, en bénéficieront, car on peut compter sur le concours de tous les citoyens de Montréal ; ils l'ont bien prouvé depuis dix-sept ans.

Dix-sept ans ! Comme le temps passe et comme le temps se charge de faire bien des choses.

Il y a dix-sept ans que l'on célèbre au Canada, la fête annuelle de la France, mais ceux qui ont bonne mémoire, doivent se rappeler combien furent pénibles les débuts de cette célébration, qui est aujourd'hui un jour de joie nationale, de plaisir et de charité.

Comme j'ai eu l'honneur d'organiser et de présider cette fête, pour la première fois, en notre pays de Nouvelle France, c'est toujours avec un sentiment de fierté et de bonheur que j'en vois revenir le glorieux jour, car ce n'est pas sans travail, ni sans énergie, que nous sommes arrivés à célébrer ici le 14 juillet.

Mes amis Hirtz, Galibert, Graincourt, Helbronner, Goudron, Fauchille, et tant d'autres dont les noms ne me reviennent pas à l'instant, vous tous qui avez été comme moi les ouvriers de cette fête nouvelle, vous souvenez-vous de nos luttes, de nos découragements momentanés, de notre vigueur, et enfin, et surtout de notre succès !

Aujourd'hui, cela va comme sur des roulettes ; c'est à qui secondera les efforts du comité d'organisation ; tous les journaux sans distinction de langue ou de

Politique, se font un plaisir de pousser à la roue ; aujourd'hui, Canadiens-français, Anglais, Belges, Suisses, Irlandais &c, aident de leur zèle et, qui plus est, de leur bourse, à la réussite, mais il n'en a pas toujours été ainsi.

Il y a dix-sept ans, nous n'avions qu'un seul journal, la *Patrie*, rédigée alors par notre cher et regretté Bienvenu. Beaugrand avait mis son journal à notre disposition et les Français ne devront jamais l'oublier.

D'autres journaux—à quoi bon les nommer—nous faisaient une guerre de corsaires et ce qu'il nous a fallu de courageuse patience pour ne pas nous emballer !

Fêter l'anniversaire de la prise de la Bastille ! Fêter la chute d'un régime abhorré ! Fêter la dégringolade de la monarchie ! Fêter l'aurore du triomphe des idées justes et saines ! Quelle horreur !!!

On devait—à cette fête du 14 juillet—se vautrer dans l'orgie, entendre des discours effrayants, fêter le diable, et nager dans le sang !!!

Et voilà que le soleil du grand jour de fête nationale se lève radieux, voilà que la foule se presse à l'île Grosbois, que tout se passe dans l'ordre le plus parfait et que, le soir, la caisse des pauvres contient une somme assez rondelette, rudement gagnée.

Vétérans de cette première fête du 14 juillet, vous devez être fiers de votre œuvre.

Et vous, les organisateurs d'aujourd'hui, travaillez encore, travaillez toujours pour célébrer, cette année, le beau jour avec plus d'éclat que jamais. Il s'agit du drapeau et des pauvres !

\* \* J'aime les grands spectacles et, certes, celui du jubilé de la reine, qui aura lieu dans quelques jours, sera l'un des plus imposants qu'on puisse voir, car ce règne de soixante ans qui n'a guère été dépassé que par celui de Louis XIV (soixante-douze ans), mérite bien une démonstration spéciale, mais il me sera bien permis de faire une toute petite mignonne réflexion.

Le Canada, comme les autres colonies anglaises, du reste, envoie à Londres un certain nombre de miliciens qui représenteront au jubilé, les corps auxquels ils appartiennent.

Ces hommes sont choisis avec un soin minutieux ; ils doivent être grands, forts, bien bâtis, beaux garçons etc., etc., bref, c'est une superbe sélection au point de vue purement physique, et les bonnes d'enfants anglaises éprouveront de chatouillants petits frissons de plaisir, en voyant ces magnifiques gaillards.

Qui les en blâmera ?

Cependant, cette exhibition de formes plastiques ne m'émeut guère—je ne suis pas bonne d'enfants—et je me demande si l'on n'a pas trop sacrifié à l'optique, en négligeant un peu la valeur strictement militaire des guerriers, fidèles sujets de Sa Majesté.

N'est-ce pas légèrement théâtral que cette profusion de figurants ?

Je n'ose blâmer personne—vous voyez le luxe de précautions que je déploie—car cela doit être évidemment très bien, puisqu'on l'a décidé ainsi, mais il me semble que l'on aurait pu mieux faire, en choisissant les soldats reconnus comme s'étant le plus distingués sous les drapeaux, dans la campagne du Nord-Ouest, par exemple, ou pendant la tentative d'invasion féniennne etc.

Mais, non, il fallait de beaux hommes.

Et dire, qu'à ce compte, Alexandre-le-Grand, Annibal et Napoléon n'auraient pu faire partie du contingent jubilaire... faute de longueur !!!

\* \* Je viens de prononcer le nom de Napoléon—et ce nom éveille toujours des souvenirs.

M. Robinet de Cléry, un avocat des plus distingués de Paris, qui a fait la campagne de 1870, vient de faire paraître sous le titre : *En Tyrol*, un récit complet du soulèvement de cette province autrichienne en 1809.

Parmi les documents que publie M. Robinet de Cléry, figure un curieux rapport de reconnaissance, signé quelques jours avant la bataille d'Eckmühl, par

un capitaine, "de Bismarck," assisté d'un lieutenant "de Blücher," tous deux au service de Napoléon.

Napoléon Ier et Napoléon III devaient tous deux rencontrer plus tard un Blücher et un Bismarck, dans des jours bien sombres.

Le soleil d'Iéna luira encore un jour !

*Benjamin Sulte*

## ORIGINE DES CANADIENS-FRANÇAIS

Les questions (*itou* et blasphèmes) posées par M. Rodolphe le Fort se rapportent à un genre d'étude que je n'ai pu faire, vu que les pays de France et d'Italie me sont inconnus. D'ailleurs, ce ne sont pas là, à proprement parler, des questions d'histoire, elles relèvent plutôt du domaine de la linguistique, une science dont je n'ai pas le moindre besoin pour mes études historiques, comme vous allez le voir.

Après avoir lu les archives existant, au Canada, je compare les notes qui en proviennent avec les écrits imprimés que nous possédons, et voilà mon travail.

Dans tout cela il n'y a pas de trace de langage, mais aussi vous n'y découvrirez ni Lorrains, ni Italiens et c'est le point principal pour l'histoire.

Ayant constaté la source de nos familles et les époques aussi bien que les circonstances de leurs arrivées ici, je me tiens pour satisfait et je laisse à d'autres la tâche d'agrandir ce champ d'étude par des observations sur la langue, &c. Si l'on me payait pour ce que j'ignore, je serais millionnaire.

Autre question. Il est bien difficile de croire que des personnes sorties de l'Est de la France se seraient données, une fois en Canada, comme venant de Paris. Pourquoi ces gens auraient-ils cherché à cacher leur origine, tandis que les Picards, les Normands, les Angevins, les Poitevins, les Rochelais, les Gascons, déclaraient toujours leur provenance, et le plus souvent le lieu de leur naissance. En histoire, les suppositions ne servent qu'à embrouiller les choses.

Il est temps que je réponde ici à la sempiternelle question que l'on m'adresse de toutes parts : à savoir pourquoi nous ne publions pas les listes des arrivages des colons au XVIIe siècle.

Il n'existe aucune liste de cette nature ; il n'y en a jamais eu, et cela est visible si l'on réfléchit que l'immigrant venait de son propre fait et non sous le contrôle d'un gouvernement quelconque.

Nous sommes réduits à relever les registres des paroisses, les papiers des cours de justice, les actes des notaires, pour recueillir des bribes de renseignements sur chaque colon. J'ai parcouru de la sorte plus de deux cent mille pages d'écriture, et j'en ai tiré de quoi dresser une liste, plus ou moins exacte, indiquant les lieux d'origine, le métier, le nombre des enfants, la date de l'arrivée, etc.

Je dis "arrivée" — c'est une manière de parler, car il est impossible de constater cet événement d'après nos archives, petites ou grandes, sauf dans quelques cas. Je fixe l'arrivée à la date la plus reculée où je rencontre mon homme dans le pays.

La cause qui nous a fourni une population de l'ouest de la France exclusivement, est facile à saisir—c'est avec ces provinces que se faisait le commerce de fourrures. Le Midi et l'Est ne nous connaissaient ni d'Adam ni d'Eve et, par conséquent, ne songeaient point à émigrer de notre côté.

Il n'est pas venu d'Italiens, ni de Méridionaux, ni de Lorrains, telle est la stricte vérité. Cependant, je rencontre çà et là quelques personnes de ces trois provenances, et leur rareté prouve la règle générale.

Quant à l'affaire des changements de noms, il faut n'avoir pas vu nos archives pour l'expliquer comme le fait M. le Fort, et il faut qu'il ne connaisse pas la pratique suivie au XVIIe siècle parmi les paysans à l'égard des noms de famille. Ici encore les suppositions sont de trop : nous connaissons les faits tellement bien qu'il est inutile d'en parler : voyez le dic-

tionnaire de Tanguay, là-dessus ; il est très clair, quant aux changements de noms.

Lorsque je croirai avoir examiné tout ce qu'il est possible de voir pour compléter mes listes, je publierai celles-ci avec accompagnement de notes explicatives et j'aurai procuré ainsi aux lecteurs un nouveau moyen de comprendre notre histoire.

Ceux qui veulent approfondir la question du langage sont libres de se mettre à la besogne ; chacun sa part dans l'œuvre commune.

Je n'ai pas dit que les Normands formaient la majorité des premiers occupants français du Canada. J'ai dit que leur groupe est venu le premier et qu'il compte pour moins de la moitié de tous les colons français. J'ai expliqué ensuite que, se trouvant seules ici durant trente ans, ces familles avaient doublé en nombre lorsque les Poitevins, les Rochelais et les Gascons commencèrent à arriver, de manière que ces derniers venus furent absorbés par la masse normande. Remarquez que les historiens n'ont jamais parlé de cela—ce sont mes tableaux, mes listes, mon travail enfin qui me donnent des aperçus inédits.

A ce propos, que de fois ne m'a-t-on pas demandé pourquoi je n'allais pas en France continuer cette tâche ! On s'imagine qu'il y a là des papiers sur le sujet qui m'occupe.

Les papiers que renferment les archives de France sont uniquement administratifs. M. Joseph Marmette les a analysés. Nous les connaissons donc pièce par pièce. Il ne s'y trouve rien, absolument rien concernant les familles des habitants à l'époque de leur départ de France. Celui qui sait notre histoire n'est pas étonné d'une pareille lacune.

Pour se rendre compte de nos origines, il n'y a que les archives canadiennes à consulter—mais c'est long !

Depuis 1860, c'est-à-dire trente-sept ans que j'y applique mes heures du soir, ce n'est pas encore fini.

Un dernier mot : Il est venu du Dauphiné et de la Franche-Comté, en 1739, une dizaine d'hommes pour les forges de Saint-Maurice. C'est le plus fort contingent que nous ait fourni l'Est de la France.

*Benjamin Sulte*

## RÉFORME DU FRANÇAIS

Depuis quelque temps, une école s'est formée à Paris, voulant réformer la langue française.

Nous ne pouvons résister au plaisir de publier ici, au réphorman nous même notre écritur, un bô sonet écrit tan cett atos fason, é nous feron remarké ra l'oteur k'il à dû écrir euillet ou euliet, éfeuillier é brillier : s'è plu cour ke de mettr dè zl moulié.

On voit que nous profitons vite des leçons de nos "savan confrère de Frans !" car il faut supprimer les s, les e muets, tout ce qui gêne.

Et alors, kom cè bô !

### SONET

A UNE JEUNE FILLE

*Contemplez-vous parfois les charmantes fleurètes  
Que votre doigt cruel sait si bien éfeuiller ?...  
Lorsque vous torturez les pauvres pâquerètes,  
L'œillet, le réséda, je suis près de pleurer.*

*Pourquoi cueillir si tôt ces mignones saurètes ?  
Leur corole d'un jour, vite doit se faner.  
Aspirez leur parfum, mais laissez-les, coquètes,  
Jusqu'au soufle du soir sur leur tige briller.*

*Come les frais œillets, jasmîns, mignones choses,  
Vous êtes une fleur, enfant du beau printemps,  
Pure come un blanc lis, aus coroles mi-closes.*

*Ah ! gardez sa blancheur à cète fleur des champs ;  
Sous les buissons cachez ses étamines roses,  
Gardez-vous des frelons, petit cœur de seize ans.*

COCQUÈLE.



Elles ne sont point Paris au bout de la mer, elles n'ont pas de casino, et l'on peut y trouver encore le repos qu'on y vient chercher.

Prefailles, au sud de la pointe Saint-Gildas, est une de ces plages idéales. Figurez-vous un hameau tout simple—et, chose inouïe sur les rives de l'Océan, un hameau composé de maisons ! En effet, les "villas" et les "chalets" prétentieux n'y forment qu'une minorité négligeable. La seule concession au snobisme que l'on constate à Prefailles se borne à l'emploi d'un mot : beaucoup de ces modestes maisons se qualifient de "kers," bien que personne dans le pays n'ait jamais parlé breton.

Les baigneurs sont presque tous des gens sérieux et sans faste. La coquetterie des dames se fait discrète, et les messieurs renoncent entièrement à la leur. La vie n'est point fatigante, si elle est un peu monotone. Pour se promener, on ne va guère qu'à deux endroits, dont le plus éloigné peut être à un quart d'heure de marche : la plage et la source.

Je méditais, assis devant la source, par une belle matinée d'août, quand une main vigoureuse me saisit l'épaule, tandis qu'une voix sonore me claironnait dans les oreilles :

—Te voilà donc enfin, animal !

Je me retournai en sursautant et je vis mon ami Félix Ardet.

Permettez que je vous le présente. Vingt-quatre ans, grand, mince, rédacteur au ministère de l'Instruction publique, poète et docteur en droit. Depuis quelques jours seulement, il possédait ce dernier titre.

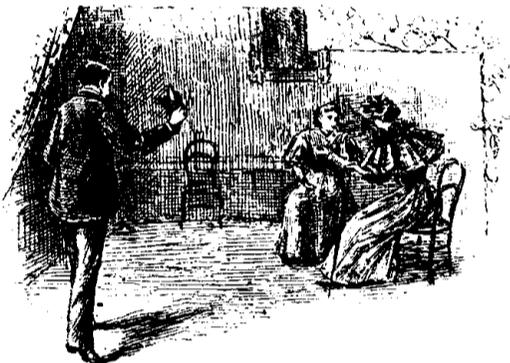


Vraiment, Félix est ce qu'on appelle un beau cavalier. Je ne veux pas dire qu'il soit un Adonis—ni même qu'il monte à cheval. Mais il a une charmante figure, fine et fraîche, d'une étonnante vivacité d'expression, et des yeux bleus, grands et clairs, au regard toujours franc. Et sa mirifique chevelure !... Un

incendie ! Si vous voyiez avec quelle grâce il rejette en arrière cette crinière d'un blond flamboyant que—poète indélicat—je le soupçonne d'avoir dérobé à Pégase ! Car il est poète. Il fait des vers symboliques et désespérés. Toujours bouillant, il s'indigne, il s'exaspère, il soutient avec fureur que cela part du fond de l'âme, qu'il est le plus malheureux des hommes—puis, deux minutes après, il rit d'un beau rire jeune.

Pour le moment, il ne riait pas ; il semblait très irrité.

—Ah ! ça, criait-il à pleins poumons, tu te moques de moi ! Je t'écris que j'arrive lundi matin, que tu m'attendes à Pornic, que ma mère prendra la diligence, que nous reviendrons par la côte, que... Et nous arrivons à Pornic... Pas trace de Paul Durieu ! Nous attendons... Personne ! Nous prenons la diligence, nous arrivons ici... Toujours personne ! Aussitôt ma mère installée, je pars pour aller chez toi. J'ai l'idée de revoir la source avant et je t'y trouve, là, tout tranquille, à moitié ronflant. Décidément, mon pauvre vieux, la botanique t'a rendu fou, tout à fait fou ! Je t'avais toujours prédit que ça t'arriverait...



Ici Félix fut obligé de s'interrompre : il avait parlé si vite que le souffle lui manqua.

—Mais, lui répondis-je avec calme, où as-tu pris que tu m'avais écrit que vous arriveriez le lundi ?

—Où je l'ai pris ? C'est trop fort !

—Oui, c'est trop fort.

Et, prenant mon portefeuille, j'en tirai sa lettre où il m'annonçait son arrivée pour le mardi matin.

—Tiens ! c'est vrai : j'ai écrit mardi au lieu de lundi. Elle est bien bonne ! Mais il faut que je me sauve. Je vais débarrasser ma malle. Cet après-midi, je me ferai propre et j'irai voir ta mère.

Et Félix, m'ayant donné une énergique poignée de main, s'en alla en fredonnant des vers lamentables de Mikhaël sur l'air du *Pendu* de Mac-Nab.

Je rentrai, de mon côté, au Ker des Roses, où je passais l'été avec ma mère et ma sœur Henriette pendant les vacances du lycée X... dont j'étais le plus jeune professeur. Une humble maisonnette à un seul étage, ce Ker des Roses ! Un minuscule jardinet l'entourait où, en fait de rosiers, fleurissaient quelques églantiers sauvages, tout mangés des chenilles.

Je trouvais ma mère en compagnie de la mère de Félix, intime amie. Madame Ardet est une petite femme toute délicate, tout aimable, avec des cheveux grisonnants et des yeux doucement malicieux.

—Vous arrivez à propos, me dit-elle ; comme toujours, d'ailleurs. Vous êtes si sérieux que nous pouvons vous mettre au courant et vous nous donnerez peut-être un bon conseil.

—Au courant de quoi, Seigneur ! Vous m'effrayez avec vos airs de mystère. Puis je ne suis pas de bon conseil : je ne connais que les plantes. Et je parie qu'il ne s'agit pas de plantes.

—Vous avez gagné. Mais cela ne fait rien : vous connaissez Félix aussi bien que les plantes, certainement, et il s'agit de lui.

—Ah !

—Oui, et de votre sœur Henriette.

—Oh ! oh ! voilà qui se complique !

Et je regardai ma mère qui souriait.

—C'est que je ne sais pas, ajoutai-je, si je connais autant ma sœur que le *Bellis perennis*, par exemple.

—Le ?...

—Le *Bellis perennis*. Ou, si vous aimez mieux : la pâquerette.

—J'aime beaucoup mieux : la pâquerette. Mais je vais retirer ce que je disais tout à l'heure : vous n'êtes pas bien sérieux.

—Mais si. Parlez, madame : je vais vous écouter très gravement.

—Eh ! bien, figurez-vous que nous avons conçu un grand projet, depuis longtemps déjà, et nous songeons maintenant à le réaliser. En un mot, nous voudrions marier Henriette et Félix.

—Tiens ! Pas possible !

—Cela vous étonne ?

—Non, pas beaucoup.

Il y eut un silence. Nous réfléchissions tous.

—Et même, repris-je, ce grand projet me paraît assez facile à exécuter. Ils sont amis d'enfance. Puis je crois que... Comment dire cela ?... Henriette n'est pas indifférente à Félix.

—Oui, nous le pensons bien, dit ma mère, toujours souriante, et je crois qu'Henriette aussi...

—Mais, ajouta Mme Ardet, vous savez à quel point Félix est romanesque. Il ne m'a jamais rien dit. Et j'hésite à parler la première, car je ne sais vraiment pas comment il prendrait la chose. Pourtant je me suis bien aperçue qu'avant de partir il a soustrait de notre album la photographie d'Henriette.

—Oh ! voilà qui est significatif ! Mais tout me semble fait, alors.

—Non : il faudrait encore qu'on pût l'amener à se déclarer.

—Rien de plus simple ! Je connais Félix mieux que ma sœur, mieux même que *Bellis perennis*. Il n'a jamais su me rien cacher. Je cours au Ker Océan, je le confesse, et dès demain il fera sa demande.

—Vous êtes bien présomptueux, monsieur le botaniste ! Allez toujours. Et soyez sûr que nous vous souhaitons tout le succès possible.

Le Ker Océan, situé sur le chemin de la source, est aussi humble que le Ker des Roses, auquel il ressemble comme un frère. En quelques enjambées, j'y arrivai.

—M. Félix est en haut, dans sa chambre, me dit la vieille bonne. Il ne fait pas de bruit : il doit lire ou écrire.

J'eus une idée machiavélique. J'en ai souvent. Je montai sur la pointe des pieds. Félix avait laissé la



porte de sa chambre ouverte. Il était assis devant sa table, les tempes dans ses mains, très absorbé. Je m'approchai avec la légèreté d'un chat et je constatai qu'il contemplait, posée devant lui, une photographie—la photographie d'Henriette ! Il semblait hypnotisé.

—Miserable, criai-je d'une voix tonnante, que fais-tu là ?

Félix sauta si violemment que sa chaise tomba sur le plancher et, avec une dextérité de prestidigitateur, il fit disparaître la photographie dans la poche de son veston. Puis il me regarda, tout rouge, l'air moitié furieux, moitié ahuri.

—Et ! bien, lui dis-je avec une hypocrite sévérité, peux-tu m'expliquer pourquoi tu regardes la photographie de Mlle Henriette Durieu, ma sœur, comme un bonze regarde son boudha ?

—Et toi, riposta-t-il, tout suffoquant d'indignation, veux-tu m'expliquer pourquoi tu m'espionnes ? Tu n'as pas de délicatesse ! Tu n'es qu'une brute ! Va-t-en ! Fiche-moi la paix !

Et, ramassant sa chaise d'une main frémissante, il s'assit en me tournant le dos.



Cette colère ne m'effraya guère. J'étais habitué à ces inoffensives explosions. Je m'approchai doucement, je lui mis la main sur l'épaule et je lui dis :

—Voyons, ne te fâche pas ! j'ai été indiscret, je l'avoue, mais dans une bonne intention. Je viens de chez moi. Sais-tu de quoi ta mère et la mienne parlaient ?

Félix, les sourcils froncés, les lèvres serrées, ayant tout à fait l'air d'un enfant qui boude, ne répondit pas.

—Eh ! bien, achevai-je tranquillement, elles parlaient de vous marier tous les deux, Henriette et toi.

Cette fois encore, Félix bondit et renversa sa chaise. Je murmurai même :

—Vraiment, pour un homme qui va entrer en ménage, tu es bien peu soigneux de ton mobilier.

Mais Félix ne prêta aucune attention à cette plaisanterie. Il me demanda, presque tout bas, la voix étranglée :

—Est-ce vrai ?

—Ah ! ça, me prends-tu pour un farceur ? Je venais justement pour t'arracher ton secret, mystérieux poète ! Voilà qui est fait. Il ne me reste plus qu'à te conseiller de présenter ta demande demain et à te féliciter d'avance du succès de ta démarche.

—Mais non... Tu n'y penses pas... Je n'oserai jamais... Ta sœur se moquera de moi...

—Peut-être bien. Mais ça ne l'empêchera pas de t'agréer.

Il fallut lui prodiguer beaucoup d'encouragements pour le décider. J'y parvins, néanmoins.

II

Le lendemain, tout semblait remis en question ; Félix avait fait sa demande ; mais la réponse d'Henriette, absolument inattendue, nous avait tous déconcertés.

Je vois encore la scène. C'était quelques minutes après le départ de Félix. Ma mère fit appeler Henriette qui entra d'un air délibéré—son air habituel.

C'est une gentille personne vraiment que ma sœur Henriette, dans l'éclat printanier de ses dix-huit ans ; une petite et mignonne personne, aux traits fins, aux yeux noirs tendres et pénétrants, riant toujours—ce qui ne l'empêche pas d'être sérieuse au fond, tout au fond. Et quel joli teint ! Elle ressemble bien plus à une rose, je vous assure, que les églantines de notre jardin.

—Qu'est-ce que tu dirais, petite, si l'on te proposait un mari ? lui demanda ma mère, sans plus de comparaison.

JEAN LIONNET.

(La fin au prochain numéro)

LA LIONNE AU CRÉPUSCULE

*Elle vient de quitter les ombres des massifs  
Où rit près des nupials la source purpurine,  
Pour diriger son pas vers la grève marine  
Qu'elle contemple au loin de ses yeux expressifs.*

*Elle arrive... Un flot jase aux pieds des blancs récifs ;  
Et la fraîcheur des mers qui gonfle sa poitrine  
Fait palpiter son cœur et frémir sa narine ;  
Cependant qu'au ciel bleu sont des aigles pensifs.*

*Et l'astre, par-delà les sables roux des côtes  
Dore le fond vermeil des atmosphères hautes,  
Et ses reflets sanglants tordent l'éther rougi.*

*Mais dressant tout-à-coup ses formes musculaires,  
L'animal étonné vers le soleil rugit...  
Sublime adieu du fauve aux yeux crépusculaires.*

ARTHUR DE BUSSIÈRES.

Montréal, juin 1897.

LUTTE INTIME

On était au commencement de l'été. Les arbres, en pleine frondaison, remplissaient l'atmosphère d'un parfum suave qui grisait l'âme ; les abeilles, chargées de butin, faisaient leur bourdon joyeux dans les airs ; les rossignols jasaient d'amour dans le buisson, tandis que les sauterelles, jetant leur note discordante, qui n'est pas sans charme dans cette harmonie de la nature, donnaient encore à ce jour finissant quelque chose de plus poétiquement tendre. On ne pouvait qu'admirer cette beauté luxuriante de la terre et se laisser vivre et battre le cœur au milieu de cette animation commune.

Le soleil, pourtant, commençait à décliner à l'horizon, se transformant en une immense boule de feu qui disparut bientôt au loin. La brise s'attédisait : c'était l'heure des promenades.

Longeant le bord d'une rivière, une enfant de vingt ans marchait à grands pas ; ses yeux rêveurs erraient au loin sans qu'elle parut s'apercevoir du panorama magnifique qui s'étendait devant elle. Bientôt, quittant la rive, elle prit une rue étroite et, s'arrêtant devant une maison de modeste apparence, elle entra.

Près d'une fenêtre ouverte, une vieille femme lisait son livre d'heures. Au bruit que fit la jeune fille, elle tourna la tête et dans ses yeux fatigués passa un éclair de joie.

—Il est déjà tard, Denise mon enfant, dit la vieille ; et je commençais à être inquiète de ton absence. Tu n'as pas soupé, viens...

—Vous vous alarmez trop vite, grand'mère, dit la jeune fille ; je me suis attardée au bord de l'eau et ne songeais plus au retour. Je n'ai pas faim, continua-t-elle, résistant doucement à sa grand'mère qui l'entraînait, mais j'ai besoin de repos ; puis prenant sa tête à deux mains : je souffre, murmura-t-elle, et mon lit me fera plus de bien que toute autre chose. Elle mit sur les joues ridées de la vieille femme un baiser d'une filiale tendresse et se retira.

Seule dans sa chambre, l'enfant se laissa tomber sur son lit avec accablement ; ses dents claquaient et de gros soupirs s'échappaient de sa poitrine... Puis, sans parole, joignant les mains dans une attitude de prière suppliante, et levant vers lui ses yeux noyés de pleurs, elle s'agenouillait devant son vieux Christ d'ivoire, pour revenir l'instant d'après, retomber sanglotante sur sa couche en murmurant : Oh ! que je souffre ! Mon Dieu, mon Dieu !...

Presque toute la nuit se passa, pour elle, dans cette agitation et cette angoisse. Enfin vers l'aube le sommeil vint clore sa paupière ; mais il n'apportait pas le calme, sa poitrine se soulevait encore en soubresauts nerveux, pendant que des paroles incohérentes s'échappaient de ses lèvres.

Le jour avait à peine lui, que Denise était déjà sur pied. Sa toilette, plus simple encore que d'habitude, fut vite faite. Toute trace des émotions de la nuit était effacée ; elle se regarda longuement dans son petit miroir : c'est bien, dit-elle, nul ne pourra pénétrer l'impassibilité de mon visage.

Sur la rue, l'air frais lui fit du bien, et ce fut le

cœur moins serré qu'elle arriva à l'église. Là, placée derrière un pilier, elle attendit...

Qu'attendait-elle, la blonde Denise ?...

L'orgue fit entendre un son doux et triste qui bientôt se changea en brillants accords, pendant que prenaient place près du banc de communion un beau jeune homme et une jeune fille vêtue de blanc. Le prêtre descendit les degrés de l'autel et après un petit discours :

—Monsieur L... prenez-vous pour votre légitime épouse mademoiselle V... dit-il ?

—Oui.

—Mademoiselle V..., prenez-vous pour votre légitime époux Monsieur L... ? dit encore le prêtre.

—Oui.

Et il les unit.

Denise ne s'évanouit pas !... Seulement un brouillard passa devant ses yeux et elle ne vit plus rien. Il lui sembla qu'elle faisait un cauchemar affreux, et sa pensée, d'elle-même, se reporta vers le passé.

Il y avait trois mois à peine, pour la première fois, elle avait senti son cœur battre plus fort que de coutume, en rencontrant, fixés sur les siens, des yeux d'un bleu profond, où se lisait une soif de tendresse passionnée. Pourquoi ne comprit-elle pas ?... C'est quand le bonheur est passé, qu'on devine qu'il a été tout près, et que, peut-être, en étendant la main on eût pu le saisir !... Elle ne comprit pas !... Et pourtant, toujours, elle aimait à voir les grands yeux bleus rêveurs la couvrir de leur regard caressant...

Mais quand on lui apprit que la jolie Lucienne allait devenir sa femme, Denise sentit que son cœur se brisait !

Pourquoi avait-elle voulu jusqu'au bout les suivre ?... Avait-elle espéré au dernier moment en un miracle ?... Il n'eut pas lieu. C'était fini.

Denise le comprit et revint de sa torpeur.

—Dieu fort, dit-elle, garde-moi un cœur pur.

Et, stoïque, derrière eux elle sortit de l'église le sourire aux lèvres ; les rejoignit au seuil, leur fit ses compliments ; et, presque sans trembler, elle lui serra la main.

Bien des jours et des ans se sont écoulés depuis. Des neiges sont tombées sur leurs têtes... Ils ont passé dans la vie l'un près de l'autre ; lui sans se douter jamais qu'un cœur ardent et jeune avait battu tout près du sien... qu'à la longue, et qu'à force de volonté ce cœur s'était calmé enfin, après avoir beaucoup souffert, et qu'aussi, bien avant la saison des frimas, des glaces l'étaient venu couvrir, pour n'y plus jamais fondre, comme sur ces pics élevés que n'échauffent pas les rayons du soleil !...

YVETTE.

CONSEILS PRATIQUES

Lorsqu'un vase de porcelaine est fêlé, il faut, pour s'en servir sans qu'il laisse échapper d'eau, frotter en dedans et en dehors tout le long de la fêlure avec une gousse d'ail ou une ananide ; leur substance grasse bouchera la fente, mais on ne pourra y faire tenir des liquides chauds.

Nettoyage de l'argenterie.—Employer du blanc d'Espagne réduit en poudre et délayé dans un peu d'eau ; y tremper un linge, frotter l'argenterie, la laisser sécher et l'essuyer avec une peau douce.

Pour nettoyer les parties noircies par les œufs ou autres matières sulfurées, on peut les tremper dans du vinaigre.

Pour réparer le velours froissé.—Il faut tenir le fer en l'air, appliquer dessus un linge mouillé et le velours par-dessus. - A l'aide d'une brosse de crin, on frappe doucement sur la partie froissée. Si cela n'est pas suffisant, on frotte très légèrement avec un chiffon imbibé d'huile et l'on recommence à taper avec la brosse. On laisse ensuite sécher sans y toucher.

LE MÉDECIN

A un ami, U. A., M. D.

*L'aquilon souffle, il fait froid ; c'est décembre.  
Près d'un berceau, dans une étroite chambre,  
Veille une mère en pleurs ; ses yeux vont de la croix  
A son enfant pâle, déjà sans voix ;  
De ses lèvres s'échappe une ardente prière,  
Suprême appel qu'arrache la douleur :  
Mon Dieu ! sauvez mon fils, mon espoir, mon bonheur,  
Donnez votre secours à la veuve, à la mère ;  
Faites, Seigneur, qu'il ne soit pas trop tard  
Lorsque pour le guérir viendra l'homme de l'art.*

*Sans bruit, s'avance vers la couche de souffrance  
Un homme jeune encor ; avec zèle et science  
Il prodigue à l'enfant des soins affectueux ;  
Il se fait l'humble ami du pauvre souffreteux ;  
Pause, console et fortifie,  
Au fils il redonne la vie ;  
A la veuve, à la mère et la joie et l'espoir :  
Noble mission qui, de l'aride devoir,  
Seule, souvent, compense le déboire,  
Et vaut au médecin tous les titres de gloire.*

*Mais, ami, là, ne l'arrête pas, vas...  
Au sein de l'opulence et des honneurs, là-bas,  
Un être malheureux t'appelle et te réclame  
Souffrant, vicié par l'abus des plaisirs,  
Rongé par le remords, le doute et les désirs  
Qui restreignent son cœur en un cercle de flamme,  
C'est de toi qu'il attend, médecin et chrétien,  
Ce souffle pieux qui ranime  
Toute âme agonisant au bord du noir abîme ;  
Car le médecin est prêtre par plus d'un lien.*

*Son œuvre est un réel sacerdoce ; souffrance,  
Misère de tout genre à calmer, soulager,  
Qui réclament autant de cœur que de science,  
Plus de vertu que d'art. Nul devoir, nul danger  
Ne le fait reculer ; d'un divin caractère  
Se revêt sa vocation  
Sublime d'abnégation ;  
Du médecin céleste, il est l'auxiliaire.*

*En cette mission, si quelques sombres jours,  
Tu dois, ami, goûter l'amer calice :  
Sache que l'amitié t'offre un appui, toujours.  
Le bonheur, ici-bas, c'est souvent sacrifice !  
Aime, travaille, espère et va ton droit chemin,  
Dieu ne saurait que bénir ton destin...*

AUGUSTE.

PROPOS DE CHASSE

La chasse, d'après les dictionnaires, est l'action de rechercher, poursuivre ou capturer, vivants ou morts, par force, ruse ou adresse, les animaux qui vivent dans l'air ou sur la terre et que ni la nature, ni l'habitude n'ont façonnés au joug et à la société de l'homme.

Tous les auteurs font remonter à la plus haute antiquité les origines de la chasse. Les exploits du premier chasseur historique, de Nemrod, petit-fils de Noé, datent du 25ème siècle avant J.-C. Nemrod est aujourd'hui synonyme de chasseur heureux. Deux siècles plus tard, l'Histoire Sainte enregistra les mésaventures d'un chasseur malheureux : Esaü vendant son droit d'aînesse à Jacob, pour un plat de lentilles, au retour de la chasse. Evidemment le fils aîné d'Isaac avait fait buisson creux ; il rentrait bredouille à la tente, pour nous servir de l'expression familière consacrée ; autrement, il eût pu satisfaire à meilleur compte les exigences d'un estomac, que la faim rendait sourd aux observations de la raison. De là sans doute prit naissance le proverbe : "Ventre affamé n'a pas d'oreilles."

Nous ne nous arrêtons point à critiquer la spéculation quelque peu judaïque du bon Jacob en cette circonstance. Nous n'avons pas davantage l'intention de faire, même à grands traits, l'historique de la chasse et des chasseurs célèbres. Notre dessein est plus modeste, notre but plus utilitaire. Nous voudrions simplement attirer l'attention de notre bienveillant public sur le côté pratique et économique de cet art fameux, qui fut pendant de longs siècles l'apanage exclusif des rois et des grands seigneurs.

Au temps où nos pères vinrent s'établir au Canada, les moindres délits de chasse étaient punis en France de peines très sévères, et il fallait vraiment que ces paysans français fussent braconniers dans l'âme pour

s'exposer à de pareils châtiments dans l'espoir, si facilement déçu, d'aussi piètres résultats que la capture d'un vulgaire lapin.

Aussi ceux d'entre eux qui honoraient saint Hubert d'un culte spécial, durent-ils tressaillir d'aise, en débarquant sur les rives du Saint-Laurent, de trouver nos forêts canadiennes vives en animaux de toutes sortes.

Quelques-uns, des plus ardents, s'enfoncèrent bientôt dans la profondeur des grands bois et y élurent domicile. Tel, ce Nicolas Pelletier, dont le nom, figurant sur la carte de l'exploration de Normandin en 1732, a si bien intrigué le spirituel chroniqueur du Saguenay ; (j'ai nommé M. Arthur Buies.) Parti de Québec en 1672 avec le R.P. de Crespien S.J. pour le lac Saint-Jean, Nicolas Pelletier fixa d'abord son quartier général dans les environs de la Belle-Rivière, où soixante ans plus tard les guides montagnais indiquèrent à Normandin ses territoires de chasse, connus parmi eux sous le nom de Kouspaigane du Bonhomme Pelletier.

Le vieux chasseur venait seulement de s'éteindre à Chicoutimi, où il avait été le premier à se confesser dans la chapelle bâtie par le R.P. Laure en 1728.

Quelles hécatombes avait dû faire cet émule de Deerslayer ! quel carnet de chasse eût été le sien !

Sans remonter aussi loin, il est avéré qu'il y a cinquante ans encore on pouvait faire, au Canada, de

l'inobservation de nos lois et règlements sur la chasse. Sans aucun doute.

Notre législation spéciale, appropriée au tempérament et aux usages de notre population, est loin d'être aussi sévère que celle des vieux pays, et d'apporter autant d'entraves au libre exercice du droit de chasse. Telle qu'elle est cependant, elle assurerait une protection suffisante au gibier, si les chasseurs l'observaient consciencieusement. Au train dont vont les choses, et si les disciples de saint Hubert ne se montrent pas plus soucieux de leurs propres intérêts, nos législateurs seront vite contraints d'emprunter quelques rigueurs aux lois Européennes, dans l'intérêt du pays et pour la conservation du gibier, que les économistes comptent avec raison comme l'un des éléments de la richesse publique. C'est par millions que se chiffre la valeur du gibier dans des pays comme l'Angleterre, la France, la Belgique, l'Allemagne etc. En France, en particulier, le gouvernement retire des sommes énormes de la location du droit de chasse dans les forêts domaniales. Certaines forêts des environs de Paris se louent à des prix fabuleux : Compiègne, Fontainebleau, Rambouillet, Saint-Germain etc. Aux dernières enchères, certain lot de la forêt de Saint-Germain, la plus voisine de Paris (une demi-heure de chemin de fer de la gare Saint-Lazare) a été adjugé au financier Bamberger moyennant un loyer annuel de \$8,000 pour une contenance d'environ 800 arpents,

	Janvier	Février	Mars	Avril	Mai	Juin	Juillet	Août	Septembre	Octobre	Novembre	Décembre
1. Orignal et Caribou.....	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
2. Chevreuil.....	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>							
3. Castor, Vison, Loure, Martre, Pékan +.....	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
4. Lièvre.....	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
5. Rat Musqué.....	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>									
6. Bécasse, Bécassine, Perdrix de toute espèce.....	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
7. Macreuses, Sarcelles, Canards sauvages de toute espèce....	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
8. Les oiseaux percheurs non énumérés d'autre part.....	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>

Il n'est alloué que 2 Orignaux, 2 Caribous et 3 Chevreuils à chaque personne. Défense de se servir de chiens, collets, trappes, etc., pour cette chasse.

Dans les comtés de Maskinongé, Yamaska, Richelieu et Berthier, cette chasse n'est permise que pendant le mois d'Avril.

Harles (Beas-Scies), Huards, et Goélards, permis en toute saison. A l'est et au nord des comtés de Bellechasse et Montmorency, les habitants peuvent chasser EN TOUTE SAISON, MAIS POUR LEUR NOURRITURE SEULEMENT, les oiseaux mentionnés sous le No 7. (\*)

Sont considérés comme oiseaux nuisibles et peuvent être tués en tout temps : les Aigles, Faucons, Eperviers et autres oiseaux de proie ; le pigeon voyageur (tourte), martin pêcheur, corbeaux, corneilles.

(\*) Chasse interdite de nuit. Le jour commence une heure avant le lever et finit une heure après le coucher du soleil. Il est défendu d'enlever les œufs et les nids d'oiseaux sauvages en tout temps de l'année. Quiconque n'est pas domicilié dans cette province ne peut y chasser sans permis. Toutes contraventions sont punies d'amendes de \$2 à \$100.

forts jolies chasses. B.-H. Revoil, cité par M. J.-M. Lemoine, dans *Chasse et pêche*, rapporte qu'en 1856, dans le comté de Shefford, on fut obligé, dans l'intérêt de l'agriculture, d'organiser une battue dont les exploits durèrent huit jours. Deux petites armées de soixante-quinze hommes chacune, commandées respectivement par MM. Asa.-B. Foster et Augustus Wood, se mirent en marche le 19 avril. La fusillade dura jusqu'au 27. Ce fut une boucherie sans nom, un massacre inénarrable : 83,000 victimes, dont 75,000 écureuils jonchèrent le sol !

Un demi-siècle ne s'est pas écoulé, et des écrivains américains ne craignent pas, de nos jours, d'écrire dans leurs grands journaux que les forêts canadiennes, et en particulier celles des Laurentides, sont dépourvues de gibier. Ils signalent à leurs lecteurs "the death of animal life in the Laurentian wilderness." Et nos meilleurs chasseurs canadiens doivent avouer aujourd'hui qu'à l'exemple d'Esaü ils connaissent les tristesses de la noire "bredouille." Il faut entendre leurs doléances ! Il faut voir leurs sourires d'incrédulité quand, un confrère d'outre-mer leur raconte que dans les vieux pays si peuplés, si cultivés, il y a encore du gibier et du gibier en abondance. La raison en est simple. On applique, là-bas, sérieusement des lois sévères.

La dépopulation de nos forêts, de nos lacs, de nos cours d'eau et de nos battures est donc imputable à

soit \$10 l'arpent ! Droit de chasse seul, avec obligation de se clore à ses propres frais !

Le journaliste américain Gordon Bennett, propriétaire du *New-York Herald*, est locataire, de par l'*Almighty Dollar*, des chasses du Parc de Versailles, des chasses de Louis XIV ! Majesté des grands rois, poésie des grands siècles, vous n'êtes que vanité !

Certes, nous n'avons pas l'ambition de croire que la chasse de nos forêts canadiennes pourra se louer jamais à de pareils prix. Encore est-il que si le gibier y était moins rare, nos riches voisins, grands amateurs de sport, ne manqueraient pas d'y venir en grand nombre, et la province, retirant quelques revenus du prix de leurs permis, pourrait les employer à la mise en vigueur de mesures de protection pour notre excellent gibier, si estimé des gourmets.

Si les chasseurs canadiens voulaient comprendre leurs intérêts, et respecter sérieusement les lois existantes, la repopulation de nos forêts se ferait rapidement à leur plus grande satisfaction et au profit de tout le monde.

Pour leur faciliter leur tâche, nous plaçons sous leurs yeux un calendrier de chasse, où, en regard du nom des gibiers, classés dans l'ordre adopté par la loi de la province, ils trouveront dans les colonnes mensuelles un point noir pour indiquer la prohibition et un point blanc pour marquer la permission de chasser chaque gibier

La consommation du gibier entre en effet pour un chiffre considérable dans l'alimentation publique et figure dans un bon rang au tableau de l'approvisionnement des grands centres de population, comme Londres, Paris, New-York et Chicago. Paris, lui seul, paye de ce chef plusieurs millions de francs annuellement à la Belgique, au grand-duché de Bade, à la Hongrie. Il y a plus loin de Pesth à Paris, que de Québec à New-York ! Il est certain que dans l'état actuel des choses, avec l'immensité de nos forêts et le peu de densité de notre population, nous devrions approvisionner New-York, Boston, et les centres de la Nouvelle Angleterre, de perdrix, lièvres et chevreuils, à des prix rémunérateurs.

EMILE CASTEL.

Québec, 1897.

## CORRESPONDANCE

A. M. Alphonse G.

Ne sachant point votre adresse, je suis forcé de vous adresser ceci par la voie de notre MONDE ILLUSTRÉ : peut-être ce que je vais vous dire servira-t-il à plusieurs.

Dans la poésie, il ne suffit pas de mettre, à la fin des lignes, des mots aux désinences semblables : il faut encore ne point perdre de vue la première règle de cet art divin. Cette première règle, c'est que les rimes doivent *alterner*. C'est-à-dire : qu'il y ait toujours deux masculines, deux féminines ; soit croisées, soit se succédant immédiatement.

Ni Em. Lefranc, ni Boiste, ne peuvent dire autrement.

La rime féminine s'entend de tout mot terminé par e muet, au singulier ou au pluriel, ou la troisième personne du pluriel de certains temps des verbes.

Quant à la césure, Boiste dit, il est vrai : " Les adjectifs monosyllabes, comme *plus, très, fort*, ne peuvent pas être séparés par la césure, des adjectifs ou des verbes auxquels ils sont joints."

Permettez-moi, cher confrère, de vous dire que vous n'avez pas compris cette règle.

En d'autres termes, cela signifie : " Si vous employez *plus, très, fort, où*, etc., arrangez votre vers de façon à ne pas séparer l'adverbe du mot qu'il modifie, et de telle sorte que cet adverbe et le mot modifié se trouvent tout entiers dans l'un des deux hémistiches." Ceci vous semble-t-il plus clair ?

Aucun auteur n'a pu vous autoriser à suspendre l'hémistiche, bien moins encore à le remplacer par un hiatus.

" Je ne saurais où avoir un autre trésor "

n'a pas de césure et possède un gros hiatus.

Le vers de dix syllabes est soumis à des règles analogues, quant à la césure : elle doit se trouver après le quatrième pied. On s'affranchit, dans l'école (si c'est une école !...) moderne, de la césure : c'est une de ces aberrations mentales qui durent ce que dure un feu de paille ! Ainsi en est-il de ces expressions stupides, inventées par ceux qui se sont si bien désignés sous le titre de : *décadents*. Ce serait, certes, la ruine de la langue française, si leur manière pouvait prévaloir.

Dans un autre ordre d'idées, il en est ainsi de la prétendue réforme de la langue française : vous en trouverez un échantillon en ce numéro, et j'ai eu l'audace de le faire précéder de quelques lignes où j'abonde dans le sens de la réforme !...

Vous direz que je manque de logique ?—Hélas !... peut-être !

On ne peut appeler des rimes riches et nobles, *cœur, trésor ; atour, amour*. Vous savez que la rime riche donne le dernier pied identique dans les deux : *Chercher, toucher, coucher, boucher, loucher*, ou *gémir, frémir, etc.*

Certes, mon jeune confrère, vous avez raison d'étudier. Il y a beaucoup, beaucoup, de gens parvenus à une vraie et grande science sans avoir fait ce qu'on appelle les *humanités* ni les *sciences*, ni même l'école primaire.

Firmin Didot, à quatorze ans, était petit apprenti-typographe à Paris ; à quatorze ans, Edison vendait



FACE



FEVERS

Photos. Lajrés &amp; Lavergne, 360 rue Saint-Denis

## UNIVERSITÉ-LAVAL.—DRAPEAU DE L'ÉCOLE POLYTECHNIQUE

des journaux ; Louis Veillot a étudié seul ; le grand poète Jean Reboul, né à Nîmes, ne savait pas écrire ses vers qu'il dictait : il était simple boulanger. Et tant d'autres ! Je vous cite des contemporains.

Ne vous découragez pas, et travaillez. Vous arriverez, si vous avez réellement le " feu sacré."

Croyez-moi, mon cher confrère, avec estime, votre

*Firmin Picard*

## UNE PAGE DE MON JOURNAL

C'est l'heure où les étoiles naissent une à une dans le ciel, où les fleurs s'endorment courbées sous la douce brise du soir, où le rossignol va commencer son chant. Assise à ma fenêtre, je regarde cette scène intéressante qui se joue dans la nature, et mon cœur est triste, oui, bien triste ! Tout à coup, je vois un gracieux petit oiseau voltiger de branche en branche, et, dans je ne sais quel transport, je lui dis :

—Chante, gentil roi des airs, chante la Vierge Marie, chante l'aimable Reine des Cieux !

Hélas ! il ne me répond pas, et au lieu de son joyeux gazouillement, j'entends une voix qui fredonne tout près de moi, ce beau mais mélancolique refrain :

Il va finir le beau mois de Marie,  
Il a passé comme ces belles fleurs.  
Oui, mais l'amour d'une Mère chérie  
Ne passe pas, il reste dans nos cœurs.

C'est bien vrai, quelques heures encore, et de ce beau mois tout parfumé des fleurs de la piété, il ne nous restera plus que le souvenir ! Pourquoi ont-ils fui avec tant de rapidité, ces jours consacrés à notre divine Mère ? Pourquoi le 31 mai a-t-il si tôt disparu ? Ah ! c'est que, ici-bas, tout est éphémère, les plus belles choses même ne naissent que pour mourir !...

Ce soir plus que jamais, je songe à mes années passées sous le toit de la Présentation et je me souviens avec bonheur des fêtes qui ensoleillaient mon ciel de pensionnaire... Le 31 mai entre autre était un de ces jours ardemment désirés... Que de saintes et douces émotions faisaient éprouver à nos âmes d'élèves, la pieuse cérémonie de la présentation des fleurs, le couronnement de la sainte Vierge etc... La belle Marie de Lourdes semblait nous sourire, et son regard céleste nous assurait de sa protection... partout et toujours !

Oui, je jouissais en ce beau jour, j'étais heureuse et

cependant j'avais des regrets de voir tomber dans le gouffre du passé une fête si chère à mon cœur :

Mais c'est ainsi que tombent les années,  
Un Dieu les jette en son éternité,  
L'homme s'éteint, et les fleurs sont fanées,  
Tout fuit, tout meurt avec rapidité.  
Adieu, beau mois, adieu, fleurs de Marie,  
C'est aujourd'hui le dernier de vos jours,  
Ah ! que n'est-il le dernier de ma vie,  
Je l'aimerais toujours !...

31 mai 1897.

MADELINE.

DRAPEAU DE L'ÉCOLE POLYTECHNIQUE  
(Voir gravures)

Nous donnons, sous ses deux faces, le drapeau de l'École polytechnique de l'Université-Laval, en notre ville.

Ce drapeau, on pourra s'en convaincre, est très riche, tout en indiquant bien ce qu'il représente—car un drapeau représente toujours une idée.

L'endroit nous montre le travail : c'est l'abeille diligente qui le personifie.

L'étude polytechnique embrassant plusieurs arts et plusieurs sciences, l'abeille est posée sur le champ d'un fer en T, au centre d'un engrenage ; le tout, entouré de la couronne de lauriers, récompense des plus studieux.

Le revers nous donne des équations, signe des sciences abstraites auxquelles on se livre à l'École polytechnique.

## CLUB DE NATATION

Les élections des officiers du club de natation ont eu lieu lundi le 31 mai au Mechanic's Institute. En voici le résultat :

Président, Aug. Comte, réélu ; vice-président, C. McClatchie ; 2e vice-président, Eug.-H. Godin ; trésorier, hon., Thos. Darling ; secrétaire hon., Frank-B. Irwin ; comité : E.-D. Irwin, J.-E.-M. Whitney, R. Pinkerton, E.-R. Ebbitt, R. Reinhold, Dr J.-P. Gadbois, J.-B. MacPherson.

Après les élections, le président, appuyé par H.-W. Garth, a proposé un vote de remerciements au gouvernement fédéral pour la reconstruction du quai.

Nous ne pouvons, fidèle à nos traditions, qu'encourager la jeunesse de Montréal à faire partie de ce club.

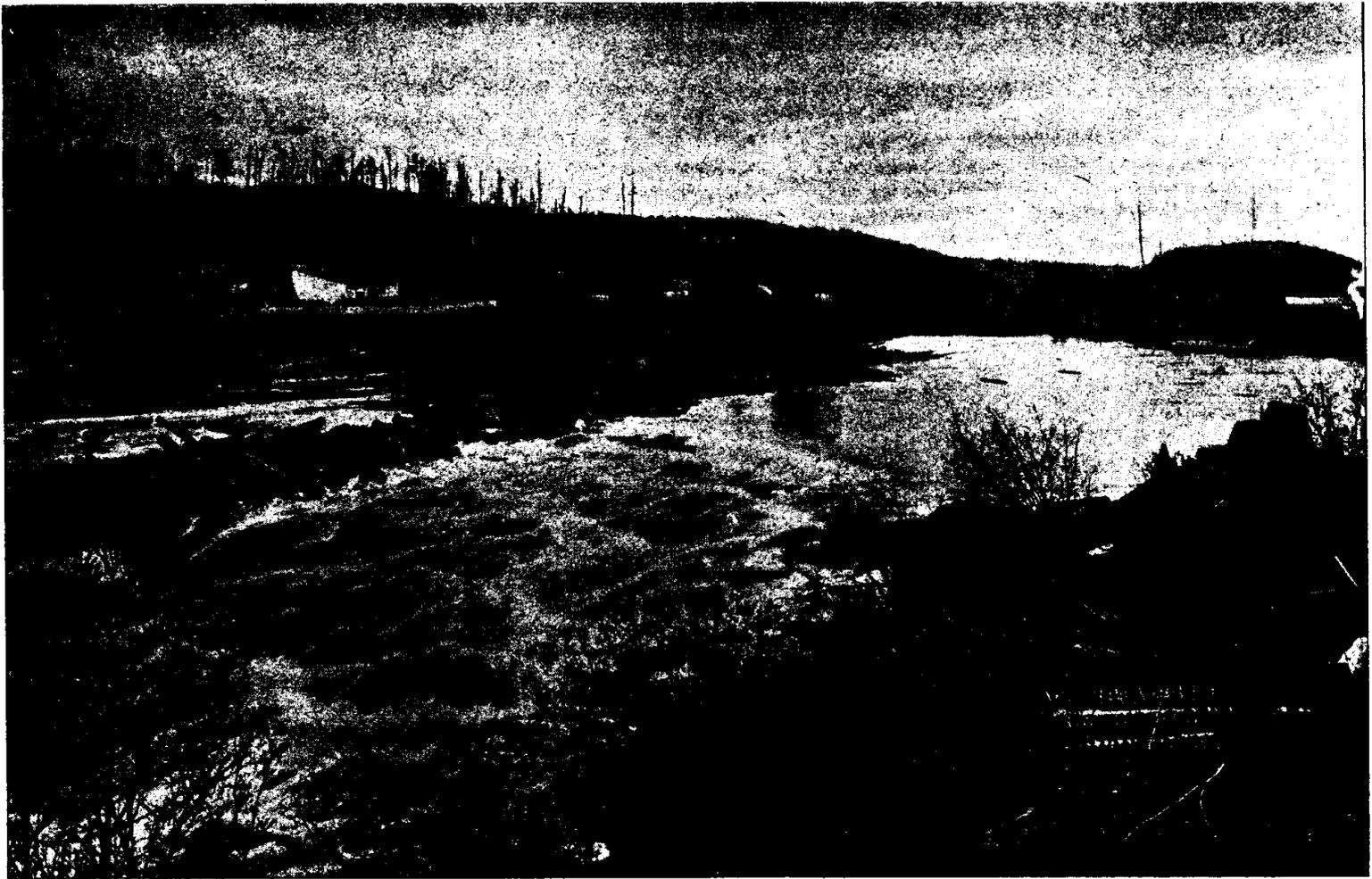
Les jeux gymnastiques, la natation, les courses, sont des exercices salutaires et réparant les forces de l'esprit : les Grecs anciens, les Romains, l'avaient compris, et l'on sait comment, en France, principalement dans les collèges des R.P. Jésuites, on s'intéresse à ces pratiques.



L'enfant, dans son berceau, pleurait abandonné.  
O Mort ! est-ce trop peu d'avoir frappé la mère,  
Vas-tu trancher encor cette existence amère ?  
— Cède à l'AMOUR, toi qui, jamais, n'as pardonné !

BEAUX-ARTS.—Maternité d'âme

FIRMIN PICARD.



Chutes de Labelle durant la descente du bois



A TRAVERS LE CANADA.—Le village de Labelle le jour de l'excursion du 15 mai.—Photos Laprés & Lavergne

## NOS GRAVURES

## CONVOI DE BLESSÉS GRECS

Après le combat de Vélestino, où les Grecs furent battus comme toujours : grâce à la supériorité numérique des Turcs, l'armée grecque évacua rapidement ses blessés sur Volo, port de mer situé sur la mer Egée (aujourd'hui l'Archipel).

Des mourants sont placés sur des wagons plats que poussent des hommes valides ; d'autres, chargés sur des chevaux, sont soutenus par des camarades étendus ; d'autres encore avancent avec peine, appuyés sur les bras de compagnons harassés ; tout est pêle-mêle ! Les paysans traversent, au milieu des soldats débandés, les prés et les champs.

Horrible spectacle, ruines et désespoirs, douleurs et mort, voilà le bilan de toutes les guerres !

Le ciel éloigne de nous ces horreurs !

## MATERNITÉ D'ÂME

... Ils pleuraient et souffraient, pauvres petits enfants abandonnés, n'ayant point demandé à venir... Et traînant leur existence perdue le long des ruisseaux et presque dans la boue, ils laissaient à la fange et aux arêtes des pierres du chemin, lambeau par lambeau, cette blanche parure de leurs âmes : l'Innocence !

Nul peuple—car cet enfant est de tous les temps, de tous les pays—, nulle cité, pas même le peuple choisi, pas même Jérusalem la sainte, personne ne s'en inquiéta... jusqu'à ce qu'un Homme, qui s'est dit et se montre Dieu, laissât tomber ces mots résumant tout l'amour d'un cœur de mère : " Laissez venir à moi les petits enfants, car le ciel leur appartient ! "

Les apôtres et ceux qu'ils formèrent n'oublièrent plus les petits orphelins.

Mais il était réservé à saint Vincent de Paul, du XVIIe au XVIIIe siècle, de chérir, d'aimer ces petits êtres, au point de tout souffrir pour eux.

Dom Bosco fit la même chose en plein XIXe siècle, et les papes Pie IX et Léon XIII le dirent saint.

A l'exemple du premier, un ordre remarquable prit naissance : la douce, la divine Sœur de Charité, ce cœur de mère, de sainte, de martyre, arrachant un jour au *Times* de Londres, ce mot, la plus belle louange de ces Vierges à la Maternité d'âme :

" Si le protestantisme pouvait produire une seule Sœur de Charité, il serait d'institution divine ! "

## LABELLE ET CHUTES DE LABELLE

Si vous ne connaissez pas notre beau nord-ouest, et si vous n'avez pas lu ce charmant livre d'un de nos plus distingués magistrats : *Notre Nord-Ouest*, de l'hon. juge B.-A.-T. de Montigny, je vous plains sincèrement, ô bienveillant lecteur !

Rien de beau comme ce pays enchanteur, avec ses rivières auprès desquelles bien des fleuves d'Europe ne sont que ruisseaux ; avec ses lacs parsemant l'immense étendue comme des taches d'argent aux formes capricieuses sur le plus riche écran : paysages rivalisant avec ceux de la Suisse.

Il faut lire les descriptions qu'en donne M. de Montigny, dans son style si agréable ! Nulle aridité, pas de pédantisme : c'est un père contant à ses enfants. Et des historiettes pleines d'humour arrivent là, comme ces oasis dans les sables du désert, comme nos jolis lacs invitant au repos par leurs molles caresses !

La société de colonisation, dont le siège se trouve au Château Ramczay, rue Notre-Dame, en face de l'hôtel-de-ville, avait organisé, en mai dernier, on s'en souvient, une jolie excursion en ces pays tout récemment ouverts à l'activité humaine.

J'aimerais la plume du dévoué vice-président de cette société, mon excellent confrère et compagnon d'armes, M. le commandeur G.-A. Drolet : malheureusement, ne fût-ce qu'une plume, cela ne se prête pas !... Je garde donc les miennes de gai...

Les gravures que nous publions, parlent mieux d'elles-mêmes que je ne pourrais le faire. On y recon-

naît le goût si artistique de nos photographes, MM. Laprés & Lavergne.

Il est étonnant de voir le chemin parcouru depuis le premier élan donné par le regretté Mgr Labelle : et certes, les chemins de fer que, par distraction bien excusable chez l'excellent homme, il donnait à faire en pénitence à ses paroissiens, se sont réellement transformés en beaux et bons chemins de fer.

Si le temps daigne se montrer plus élément, allez faire un tour à Labelle et à ses chutes : vous en reviendrez émerveillés.

FIRMIN PICARD.

## PETITE POSTE EN FAMILLE

*Anq. L., St-Z.*—Quelle trahison !... Se peut-il que, dédaignant le joug d'Orphée, notre gracieux poète lui préfère celui d'un noir mortel !... Mais ne troublons point, par nos inutiles plaintes, les suaves murmures d'Hyménée qui retentiront jusque dans ces colonnes !

*Alphonse G.*—Voyez ma lettre ouverte à votre adresse, en ce numéro.

## LA MODE

No 1.—*Toque de voyage* en paille couleur naturelle, forme haute, ornée sur le devant par un groupe de



No 1.—TOQUE DE VOYAGE

coques de ruban vert prairie, retenues par une boucle d'argent.

No 2.—*Chapeau de jeune femme* en crin noir avec petite ruche tout autour, orné devant par un large



No 2.—CHAPEAU DE JEUNE FEMME

nœud alsacien en satin vieux rouge, et ailes de mousseline de soie noire sur le sommet.

## THÉÂTRES

Au Théâtre Français, cette semaine, la direction donnera, pour la première fois à prix populaires à Montréal, le drame de *D.-C. Gunter, M. Barnes of New-York*. Lorsqu'il fut représenté pour la première fois au Broadway Theatre, à New-York, il y a quelques années, ce drame obtint le plus prodigieux succès et il fut joué sans interruption pendant plus d'une année. C'est une pièce qui plaît à tous les amateurs de drame. Il repose sur une histoire fort sympathique, il contient des scènes de comédie originale et désopilante et les caractères qu'il met en scène s'impriment dans l'esprit des spectateurs. La troupe permanente a eu plusieurs répétitions depuis quelques temps et on croit que la représentation comptera au nombre des meilleures de la saison. Le programme du vaudeville comprendra Gertrude Mansfield comme principale artiste. Cette chanteuse d'opéra a déjà obtenu pendant cette saison un magnifique succès. Il y a aussi Mlle Marguerite Ferguson, danseuse d'une habileté excessive.

Une longue expérience a appris aux directeurs du Théâtre Royal que le public de ce théâtre goûte particulièrement les scènes burlesques exécutées par des spécialistes habiles. La troupe Black Crook a rempli cette condition, et c'est pourquoi on a retenu ses services pour une autre semaine. Pas besoin d'ajouter que le programme est tout à fait nouveau, de même que les costumes et les décors qui sont particulièrement soignés. Le spectacle d'ouverture a pour titre : *Female Minstrels*, et se terminera par : *A lost Baby*.

## PRIMES DU MOIS DE MAI

## LISTE DES NUMÉROS GAGNANTS

Le tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ, pour les numéros du mois de MAI, qui a eu lieu samedi, le 1er courant, a donné le résultat suivant :

1 <sup>er</sup> PRIX	No.	19,121....	\$50.00
2 <sup>e</sup>	No.	47,362....	25 00
3 <sup>e</sup>	No.	423....	15 00
4 <sup>e</sup>	No.	16,736....	10 00
5 <sup>e</sup>	No.	147....	5 00
6 <sup>e</sup>	No.	7,275....	4 00
7 <sup>e</sup>	No.	45 927....	3 00
8 <sup>e</sup>	No.	8 314....	2 00

Les numéros suivants ont gagné une piastre chacun :

64	10,238	18,146	23,722	32,561	40,861
1 247	10,716	19,582	24,114	32,965	41,152
1 465	11,462	20,167	25,343	33,140	41,397
2 310	12,141	20,213	25,671	33,519	42,273
2,583	12,813	20,419	26,145	33,997	42,615
2,790	12,737	20,723	27,042	34,301	43,231
3,227	13,432	21,252	28,423	34,742	43,589
4,174	13,924	21,318	29,231	35,171	43,717
4,529	14,367	21,447	30,110	36,305	44,143
5,393	14,523	21,733	30,593	37,147	45,325
6,137	14,945	22,154	31,224	38,230	45,918
7,005	15,261	22,610	31,715	39,541	46,171
8,331	15,742	22,961	32,173	40,324	47,529
9,649	16,117	23,120	32,282	40,568	48,334
9,723	17,321				

N. B.—Toutes personnes ayant en mains des exemplaires du MONDE ILLUSTRÉ, datés du mois de MAI, sont priées d'examiner les numéros imprimés en encre rouge, sur la dernière page, et, s'ils correspondent avec l'un des numéros gagnants, de nous envoyer le journal au plus tôt, avec leur adresse, afin de recevoir la prime sans retard.

Nos abonnés de Québec pourront réclamer le montant de leurs primes chez M. E. Béland, No 276, rue Saint-Jean, Québec.

UN

15

# DRAME AU LABRADOR

Roman Canadien inédit. par le Dr EUGENE DICK.

(Illustrations de Edmond-J. Massicotte)

(Suite)

—Je vous comprends et je vous plains beaucoup, répondit Thomas Noël, d'un ton pénétré. Mais il ne faut pas désespérer avant le temps... Puisque Gaspard a pu prendre terre, il est à croire que son cousin a dû, lui aussi, se tirer d'affaire... Seulement il est peut-être plus malmené et sur quelque rivage éloigné... Faudrait voir !

—Oui, oui, père, appuya Mimie, se raccrochant à cette supposition fort plausible.

—En effet, vous avez raison, Thomas, dit Jean Labarou. Le bon Dieu, s'il a voulu en sauver un des deux, n'a pas dû abandonner l'autre. Il sera toujours assez tôt pour pleurer.

—D'autant plus que pleurer n'avance à rien, reprit philosophiquement Thomas. J'ai toujours entendu dire à défunt mon père que mieux vaut agir que gémir. Agissons donc... D'abord, je vous offre mes services, c'est-à-dire ma barque et ma personne, pour faire une exploration minutieuse de la côte, à l'ouest de la baie.

—Merci, merci, dit Jean. J'accepte votre aide avec reconnaissance.

—... Puis, acheva Thomas, permettez-nous de soigner nous-mêmes ce blessé, qui vous embarrassera beaucoup, ayant déjà sur les bras une malade bien précieuse...

—Quoi, vous consentiriez ?...

—Oui, je me charge de l'ami Gaspard... Nous lui devons bien cela, après les services qu'il nous a rendus comme charpentier et aussi, bien des fois, comme pêcheur.

—Faites à votre guise, voisin, puisque vous êtes assez obligeant pour accepter cette charge.

—Nous ferons de notre mieux... D'ailleurs, la maman Noël, qui est un peu médecin, tirera bientôt ce brave garçon d'affaire... Donc, c'est dit, et comptez sur nous pour une expédition à la recherche d'Arthur, dès tout à l'heure, au *montant*,—si toutefois nous avons pu tirer quelque indication du malade.

Cela dit, Thomas prit sans cérémonie Gaspard dans ses bras et réussit à l'embarquer, sans trop de résistance.

Puis il s'éloigna de la rive, en serrant d'assez près le fond de la baie, à cause de la houle et du vent.

Les Labarou, de leur côté, reprirent le chemin de leur habitation, Jean portant toujours sa femme, qui avait repris ses sens, mais semblait frappée de catalepsie.

Mimie et le petit sauvage suivaient, d'un peu loin, en causant avec animation.

XXI

OU LE "POLICIER" WAPWI PROUVE QU'IL A "DU NEZ"

—Ainsi, tu crois encore qu'Arthur a pu se sauver ? disait la jeune fille, la figure angoissée, mais les yeux brillant d'une lueur d'espoir.

—Petite tante, c'est *lui* que j'ai vu ; c'est *sa* voix qui a crié...

—N'est-ce pas une illusion de tes sens ?... Il faisait bien noir et la mer devait mener un dur tapage !...

—Le bon Dieu a donné aux sauvages des yeux de chat et des oreilles de lièvre.

—Puisses-tu ne pas t'être trompé !... Mais, en admettant que c'était réellement mon pauvre frère qui se tenait cramponné au dernier piton de l'îlot, a-t-il pu saisir le chaland que tu avais si courageusement dirigé sur lui ?

—Ah ! voilà !... fit soucieusement l'enfant... Le Grand Manitou des blancs seul pourrait le dire !

—Tu n'as pu voir ?...

—Pauvre Wapwi ! fit le petit sauvage d'un ton piteux, il était bien fatigué, et une grosse vague l'a emporté... Elle est méchante la mer !

—Oh ! oui, bien méchante ! dit avec conviction la jeune fille.

—Pourtant, un petit oiseau chante bien doucement dans la tête de Wapwi... Et sa voix n'est pas triste... Et le petit oiseau dit dans sa chanson : " Il reviendra, ton petit père ! "

—Cher enfant ! dit Mimie, très émue et entourant de son bras le cou du jeune Abénaki : c'est peut-être l'ange gardien de ton maître qui dit cela au tien.

—Tu as raison, tante Mimie... Il faut bien qu'ils soient deux là-dedans (et Wapwi frappait son front), puisque je les entends parler.

—Sans doute, cher enfant : les anges parlent souvent à l'oreille des bons petits sauvages qui aiment bien leurs maîtres.

Wapwi parut très heureux de savoir cela. Mais, après quelques secondes, une idée lui surgit, qui assombrit de nouveau son front. Regardant la jeune fille avec ses grands yeux noirs, un peu farouches, il demanda en baissant la voix :

—L'oncle Gaspard a-t-il un ange gardien, lui aussi ?

—Sans doute... Pourquoi cette question ?

—Parce que, s'il en a un, cet ange-là doit être une fière canaille.

—Vas-tu bien te taire !... On ne parle pas comme cela !

—Si, si ! fit l'enfant... Ou bien, ajouta-t-il comme correctif, c'est l'oncle Gaspard qui le chasse, quand il veut faire un mauvais coup.

—Tu ne te trompes pas, petit : quand on fait le mal, l'ange gardien s'en va.

—Bien sûr... murmura Wapwi avec conviction, le *sien* n'y était pas, la nuit dernière !

On arrivait à la maison, et la conversation s'arrêta là, pour le moment.

Mais, lorsque la mère Hélène fut bien installée dans son lit, avec des compresses froides sur la tête, le père Labarou fit signe aux deux enfants de le suivre au dehors, et l'on tint une sorte de conférence.

D'abord Wapwi fit part de ses courses, *par terre et par mer*.

Sans insister particulièrement, toutefois, il ne manqua pas de faire saisir à ses deux auditeurs le fil d'Ariane, que des soupçons trop bien justifiés lui avaient mis dans les mains.

Depuis l'affaire de la passerelle, Wapwi avait l'esprit en éveil et observait Gaspard.

Sans être un grand clerc en matière d'amour, le petit sauvage n'avait pu s'empêcher de remarquer comme les préférences de Suzanne pour Arthur avaient toujours assombri la figure de Gaspard.

Quand il vit la passerelle se rompre tout à coup sous les pieds de son maître, Wapwi pensa immédiatement que le cousin y était pour quelque chose.

Et la preuve, c'est que, la veille même, il l'avait retrouvée là-bas, sur une pointe, cette passerelle, sciée très visiblement et non rompue.

Et puis, autre chose !...

Pourquoi Gaspard, après avoir vu la chaloupe qui l'avait ramené de l'îlot, seul, s'éventrer sur une saillie rocheuse, en terre ferme, avait-il cassé et caché ce morceau de granit,—que Wapwi se proposait bien, du reste, d'aller retrouver tout à l'heure ?

Pourquoi ?...

Evidemment, parce qu'il voulait faire croire que l'embarcation s'était défoncée sur l'îlot même, et qu'en pareille condition, il n'était pas étonnant qu'Arthur eût péri, lorsque lui-même, Gaspard, n'avait dû son salut qu'à une chance miraculeuse...

Le père Labarou et sa fille écoutaient, atterrés et muets, cette narration, ou plutôt ce plaidoyer, digne d'un policier parisien.

Tour à tour indignés de la fourberie monstrueuse de Gaspard et émerveillés de la sagacité de Wapwi, ils n'interrompaient l'enfant que pour confirmer ses déductions ou le féliciter de son dévouement.

Mais, lorsqu'il en vint à la partie de son récit où il parla de ce cri entendu dans la nuit et de ce spectre noir, dressé sur les flots, le père Labarou s'écria :

—C'est sans doute une illusion de tes sens, mon pauvre petit... Comment, au milieu du fracas de la tempête, lorsque les vagues déferlaient bruyamment et que le *nord-est* faisait rage, aurais-tu pu entendre une voix humaine,—étant toi-même du côté du vent ?

—Wapwi avait les yeux et les oreilles ouverts tout grands... Wapwi voyait son maître et il l'a *entendu* ! répéta l'enfant avec obstination.

—Admettons que ce soit réellement le cas... Comment peux-tu supposer que le pauvre Arthur, lui, t'ait vu arriver à son secours ?

—Oh ! Wapwi a crié bien fort, comme un sifflet de navire à feu ; puis, ploum ! ploum ! il a été renversé dans l'eau et ne s'est retrouvé que sur le rivage... Plus rien, que le bruit du vent dans ses oreilles !

Jean Labarou courba la tête avec découragement, puis rentra auprès de sa femme, l'âme affaissée sous un poids mortel.

Il se promit toutefois de repartir avec sa goélette, aussitôt que la malade serait hors de danger immédiat.

En attendant, il comptait sur la promesse de Thomas Noël, pour que les recherches se poursuivissent sans retard et sans interruption. Mais il n'espérait plus !...

Son fils était bien mort ; et, si l'on retrouvait quelque chose de lui, ce ne serait plus, hélas ! qu'un cadavre.

Restés seuls, la jeune fille et le petit sauvage échangèrent un long regard, où brillait cette étincelle impérieuse qui s'appelle l'espérance.

—Wapwi, dit avec fermeté Euphémie Labarou, depuis ton récit, j'ai dans la cervelle, moi aussi, un petit oiseau qui me chante bien doucement : *Ton frère n'est pas mort !*

—La même chanson que le mien, tante Mimie. . . . Tu vois bien que c'est vrai !

—Partons, mon enfant. Allons voir la chaloupe. De ce jour, je deviens ton as. ociée pour punir le coupable, —s'il y a un coupable !— ou savoir ce qui est arrivé à mon frère, —si Dieu a voulu conserver ses jours !

—Tope là, tante Mimie ! . . . A nous deux, nous retrouverons bien "petit maître."

Et ils partirent pour l'ouest de la baie, comme midi sonnait.

Le trajet se fit rapidement.

Chacun des deux jeunes gens remuait dans sa pensée un chaos de suppositions, encore vagues chez Mimie, mais irrévocablement arrêtées dans l'esprit du petit sauvage.

Restauré par quelques aliments pris à la hâte, et stimulé par un petit verre d'eau-de vie qu'on l'avait forcé d'avalier avant son départ, Wapwi sentait grandir et prendre corps, au plus intime de son être,



Gaspard se dressa sur les genoux et dit : Là ! —Page 92, col. 1

les doutes qui l'obsédaient depuis quelque temps, depuis le matin, surtout.

Il se rappelait fort bien qu'au sortir de son lourd sommeil de la nuit dernière, il avait vu Gaspard faire de violents efforts, —tout blessé qu'il était, —pour arracher du flanc de la chaloupe la pointe qui avait éventrée celle-ci ; et il voulait savoir, pourquoi il était allé cacher si soigneusement ce fragment de rocher tout au pied de la côte, au milieu des fourrés les plus épais. . . .

Evidemment. . . se disait l'enfant, parce qu'il ne veut pas qu'on sache qu'il a fait naufrage à terre, et non sur l'îlot !

Et, dans ce cas, quelle est la raison pour laquelle il a pris ses mesures pour qu'on ne se doute pas que la chaloupe est arrivée à la côte, en bon ordre ? . . .

—Oh ! quant à cela, c'était limpide. . . . Ne fallait-il pas montrer à tous les yeux que l'embarcation étant défoncée au moment du départ, les vagues, poussées par la tempête, avaient eu beau jeu pour la balayer et la rouler dans leurs replis mouvants, enlevant Arthur par-dessus bord, tandis que lui, Gaspard, plus robuste, y demeurait cramponné, jusqu'à ce qu'une dernière montagne liquide eût jeté sur le rivage l'épave et le naufragé ? . . .

Oui, c'était clair comme de l'eau de roche, ce ~~cas~~ <sup>cas</sup> du misérable Gaspard ; et voilà de toute évidence, quel avait été le raisonnement du naufragé en dégageant son embarcation de cette pointe qui l'avait transpercée et immobilisée, et en soustrayant l'objet révélateur aux regards trop curieux.

Ce point arrêté dans la tête de Wapwi, il ne restait plus, qu'à retrouver le fragment de rocher.

Or, l'enfant, curieux et observateur de sa nature, se faisait fort d'aller, en quelques minutes, mettre la main dessus.

La sagacité indienne se révélerait chez lui, et cette recherche ne serait qu'un jeu d'enfant. . . . sauvage.

Voilà ce que Wapwi disait à sa compagne de route, tout en la guidant rapidement sur la grève qui longe la haute falaise.

Au détour d'une saillie de la côte, après une vingtaine de minutes de marche, on se trouva tout à coup en face du lieu de l'échouement.

La chaloupe, remise sur sa quille, gisait éventrée au fond d'une petite anse de sable, limitée du côté ouest par une arête rocheuse qui s'avavançait de quelques toises vers la mer.

En quelques enjambées, les deux explorateurs y étaient.

—Attention, tante Mimie ! prononça Wapwi avec la gravité d'un juge d'instruction. . . . Vois d'abord ce trou, ou plutôt ce découpage dans le bois, comme s'il était fait par un outil tranchant. . . .

—Je vois, dit Mimie. . . . C'est net, et si l'on retrouvait "l'outil," comme tu dis. . . .

—On le retrouvera, tante Mimie. En attendant, grave-toi bien dans l'œil la forme de cette ouverture, car j'ai dans l'idée que la première chose que feront l'oncle Gaspard et son ami Thomas sera d'enlever cette planche pour en mettre une autre. . . .

—Tu as raison, petit. Mais la planche primitive, avec son trou à cinq pointes, restera gravée dans ma mémoire.

—Bon. C'est tout pour ici. Voyons maintenant où la chaloupe a frappé. . . . Tiens, c'est là. . . . Regarde un peu ce rocher à fleur de sable. . . . Il est vieux, jaune et sale partout, excepté en un endroit, —tiens, vois-tu ?

—En effet, il y a là une cassure fraîche. . . . On dirait qu'on vient de briser la partie qui manque.

—C'est cette partie du rocher qu'il nous reste à retrouver. Je m'en charge. Tu vas voir qu'on est bien heureux parfois d'être venu au monde dans la peau d'un sauvage.

Mimie eut un faible sourire et suivit son guide vers la côte.

Celui-ci commença par examiner soigneusement les pistes des pieds nus sur le sable.

C'était un enchevêtrement, à n'y rien comprendre.

Mais, de ce réseau de pistes, s'en détachaient deux dans la direction de la falaise : une y allant, l'autre en revenant.

—Suivons ces pistes, dit Wapwi à sa compagne.

Mimie emboîta le pas de son petit protégé, et tous deux, l'un suivant l'autre, se dirigèrent vers la lisière de forêt bordant le rivage.

Mais, une fois sous bois, la jeune fille s'arrêta, bien empêchée de savoir quel côté prendre.

—Laisse-moi faire, petite tante, dit l'enfant. . . . C'est ici que Wapwi va redevenir Abénaki pour quelques minutes.

Alors, le descendant des aborigènes du golfe, penché vers le sol, examina chaque brin d'herbe couché sous une pression quelconque, chaque menue branche, chaque rameau froissé ou déplacé. . . .

Et il allait, il allait, lentement, mais avec une quasi-certitude.

Arrivé à quelques pieds de la falaise, il avisa une grosse talle de jeunes sapins touffus.

—Hum ! dit-il à Mimie, je crois bien que la cache est ici. . . . Tiens, vois : les pistes ne vont pas plus loin.

Ce disant, il se mit à plat ventre et se coula sous les branches basses, à fleur de terre.

Dix secondes ne s'étaient pas écoulées, qu'il reparut, tenant à la main une pointe de pierre, très aiguë et affectant la forme pyramidale.

—Voici le talisman pour confondre l'oncle Gaspard, dit-il en présentant la chose à Mimie.

Celle-ci prit dans ses mains le fragment de rocher, l'examina un instant, puis le remit à Wapwi, en disant d'une voix ferme :

—Si cette pierre, dont la cassure est fraîche, s'adapte à la partie du rocher qui présente, lui aussi, une cassure fraîche, Gaspard Labarou est un assassin, et je vengerai mon frère !

—Bien, petite tante. Allons voir ça.

Ce ne fut pas long.

La pointe de pierre, ajustée sur la cassure du rocher, s'adaptait parfaitement, faisant une saillie menaçante de plus de six pouces.

—A la chaloupe, maintenant ! dit la jeune fille. . . . Constatons pour la forme, —car ma conviction est faite, —que les angles des pointes correspondent aux angles de l'ouverture.

Wapwi introduisit sa pierre pyramidale, de dehors en dedans, dans le trou ouvert au flanc de l'embarcation et l'y ajusta, après une couple d'essais.

L'ouverture se trouva bouchée presque hermétiquement.

Euphémie Labarou, très pâle et les yeux étincelants, brandit son poing fermé dans la direction de la baie et s'écria d'une voix vibrante :

—Assassin ! . . . J'aimais un assassin !

(A suivre)

# LA VEUVE DU GARDE

(Suite)

Une minute, moins que cela, durant l'espace fugitif d'un éclair, la tête de Georges émergea du fleuve, et il reconnut sa mère s'efforçant de se maintenir sur l'eau, l'appelant dans l'effarement de l'agonie. Mais la tête blonde de l'enfant et le pâle visage de la veuve disparurent à la fois, la Marne recouvrait sa double proie.

Cependant ce drame avait eu des témoins.

Le gardien du barrage, s'étant approché de la fenêtre de sa maison, vit la chute de l'enfant sans en deviner le motif. Il crut à une imprudence suivie d'un malheur. Descendant rapidement l'étroit escalier, il cria à sa femme sans même prendre le temps de lui raconter ce qui se passait :

— Rose ! des couvertures chaudes, du feu, de l'eau-de-vie !

En deux bonds, il fut au bord de la Marne, se débarrassa de sa veste et plongea.

Georges, en coulant au fond de l'eau, avait eu le front entamé par une pierre coupante ; l'évanouissement le laissait inerte sur le fond de la Marne et Nicolas Mougin n'eut pas de peine à le soulever et à le transporter sur la berge. Le sauvetage de Catherine fut plus difficile. Entraînée vers une partie de la Marne où les plantes aquatiques forment une sorte de prairie, les pieds pris dans un lacis de tiges et d'herbes, elle se trouva complètement paralysée.

Etouffée, et sentant l'asphyxie l'envahir, elle éleva vers Dieu une dernière prière, et comprenant qu'elle ne parviendrait jamais seule à se sauver, elle s'abandonna à la Providence qui peut-être enverrait vers elle l'ange du salut. La souffrance et la terreur lui enlevèrent bientôt le sentiment du danger, et l'eau la roulait déjà comme une chose morte, quand la main robuste de Nicolas la saisit par les cheveux.

Elle ne pouvait aider à l'acte de sauvetage, ses forces et sa volonté se trouvaient également paralysées, mais elle n'opposa aucune résistance. Nicolas sortait hors de l'eau la tête de la malheureuse femme, tandis que de la main restée libre il arrachait les herbes marines entravant ses pieds.

Enfin, avec des précautions et des lenteurs doublées par l'excès de la fatigue, le gardien du barrage traîna le corps de Catherine jusqu'au talus, reprit pied et, soulevant le corps inerte dans ses bras, il l'emporta en courant dans sa maison.

Rose y avait déjà conduit l'enfant. Etendu sur un matelas, devant le feu, enveloppé de couvertures chaudes, Georges retrouvait lentement la sensation de la vie. Tout à coup, il ouvrit les yeux, et, la mémoire lui revenant d'une façon subite :

— Maman ! dit-il, maman !

— Eh bien ! la voilà, mon petit gas ! répondit le gardien en entrant, la voilà vivante, je l'espère ; mais tu peux te vanter de nous avoir fait à tous une fière peur !

Georges se traîna sur ses genoux jusqu'à sa mère, si pâle, si roide dans son évanouissement, qu'elle semblait entièrement privée de la vie.

— Réveille-toi ! réveille-toi ! lui répétait-il d'une voix navrée. . . . Tu ne peux pas mourir pour avoir voulu me sauver. . . . Perdue ! perdue ! O mon Dieu ! si ma mère avait péri pour m'arracher à la mort, c'est vraiment alors que je serais maudit. Mère ! mère ! c'est moi, Georges. . . . Moi qui te chéris tellement que j'ai voulu quitter ce monde parce que je croyais que tu ne pouvais pas m'aimer.

L'enfant couvrait ses mains et ses joues de baisers, il l'enveloppait de caresses, il tentait de la réchauffer sous ses lèvres. Des larmes brûlantes roulaient sur ses joues ; sa poitrine se soulevait sous les sanglots ; il eût voulu pouvoir insuffler à Catherine la vie qu'on venait de lui rendre. Mais la mère demeurait immobile ; ses mains glacées retombaient le long de son corps ; les lourdes masses de ses cheveux noirs formaient un cadre sombre autour de son front livide. L'expression du visage trahissait un violent désespoir, et cette expression semblait d'autant plus terrible que le corps restait inerte.

Pendant une demi-heure, Nicolas et Rose prodiguèrent en vain leurs soins à la noyée. Les miroirs ne se ternissaient pas sous ses lèvres, l'œil demeurait convulsé d'une façon sinistre ; enfin un léger mouvement de la paupière trahit le retour de la vie, Nicolas poussa un cri de joie, et Georges baigna de larmes une main qui reprenait un peu de chaleur et de souplesse.

Catherine se souleva, ses yeux retrouvèrent la lucidité du regard

ils se fixèrent sur l'enfant courbé vers elle, anxieux, attendant le cri qui allait jaillir de ses lèvres.

— Mon bien-aimé Georges ! dit-elle en l'attirant sur sa poitrine.

Ils confondirent leurs pleurs, leur tendresse. En une minute s'effacèrent des années de souffrances. L'enfant comprenait qu'il venait de conquérir à jamais le cœur de Catherine, celle-ci, éclairée par l'excès du désespoir de l'enfant, savait combien grande avait été son injustice pour ce cœur si tendre, que la crainte de n'être pas aimé avait jeté dans la mort.

— Tu ne sais pas ! fit tout à coup Catherine en le serrant avec plus de force encore, Claudine vit, c'est Claudine qui m'a dit de courir pour te sauver.

— Ah ! s'écria Georges, si Claudine nous est rendue, tu es sûre que Dieu nous renverra Claudine. Pauvre chère jumelle, crois-tu qu'elle veuille désormais m'aimer un peu ?

— Oui, oui, dit Catherine. Nous n'avons qu'un seul cœur désormais.

Rose l'aida à s'habiller, et bientôt elle se trouva debout, bien faible, mais capable cependant de se soutenir et de marcher.

Tout à coup un bruit de roues se fit entendre sur le chemin caillouté menant de la grande route au barrage :

— C'est Rosalie ! dit Nicolas, elle va vous prendre sur sa charrette ; justement, elle est remplie d'herbe, vous y serez mollement.

Rose héla la brave femme. Il ne fallut qu'un moment pour installer Catherine et Georges sur le tas d'herbe odorante ; une minute plus tard, Rosalie, secouant les rênes de Jeannette, prenait le chemin de la maison du garde.

Assise sur son lit, Claudine attendait. Quand elle vit paraître sa mère appuyée sur l'épaule de Georges elle tendit les deux mains :

— Tu nous ramènes Georges, dit-elle, le bon Dieu qui m'a parlé à l'heure où je croyais monter vers lui, conduira lui-même ici le frère que nous pleurons. Viens, Georges, embrasse-moi, je suis guérie, tu es sauvé, il ne manque pas un des pélicans de la couvée.

## XIX

MATHIA

La bohémienne se traînait sur la route. Elle était si pâle, si amaigrie, que ceux qui l'avaient vue durant sa jeunesse n'auraient jamais pu la reconnaître dans la misérable femme couverte de haillons qui passait à travers les villages, semblable à un spectre, l'œil hagard la main tendue, murmurant quelques paroles timides, afin d'implorer l'aumône, et s'éloignant en silence, si nul cœur ne s'ouvrait à la pitié devant sa misère. De temps à autre, elle faisait halte sur une route ; alors, une botte d'osier dans les bras, elle raccommoait les corbeilles et les paniers des ménagères. Sans taxer son travail, elle en recevait le prix : de l'argent, du pain, des fruits. Si quelque enfant curieux s'approchait, vite, afin de le garder près d'elle, la Tzigane commençait pour lui un panier. Mais il arrivait souvent que la mère, après avoir jeté un regard inquiet sur la bohémienne, saisissait vivement la main du petit et l'entraînait.

Un jour qu'une jeune mère, inquiète d'un chérubin, accourait, anxieuse, la Tzigane lui dit :

— Ne craignez rien, jamais je ne ferai de mal à un petit enfant. J'en eus deux. . . . un garçon fort et robuste, adroit et beau. . . . Il est mort d'une façon terrible ; l'autre, une fille délicate et pâle qui s'est éteinte dans mes bras, et que je n'ai pu ensevelir. . . . Si vous saviez combien cela me repose de voir et d'embrasser ces petits êtres. Et, tenez, c'est pour vous un bonheur, que celui-là se soit approché de moi. . . . Son regard manque d'éclat, ses jambes sont débiles. . . . Vous devez prendre garde, bien garde ! Si vous avez confiance, je composerai une eau pour les yeux de votre fils, et un onguent avec lequel vous le frictionnerez. . . . O ma petite fille ! ma pauvre petite Néra !. . . .

Cachant sa tête dans ses bras, la bohémienne demeura immobile. Cependant elle entendit comme dans un rêve les remerciements de la jeune mère. Celle-ci eut confiance dans la science de la voyageuse en pleurs. En dépit des appréhensions des uns, des sinistres pronostics des autres, elle lui offrit l'hospitalité.

Pendant plusieurs jours, la Tzigane ramassa des herbes, les fit bouillir, puis elle soigna l'enfant avec sollicitude, et une semaine plus tard ses paupières n'étaient plus rouges, sa prunelle reprenait son éclat, et la mère montrait son fils avec orgueil en comblant la bohémienne d'action de grâces.

Quelques jours après, les malades et les infirmes du pays s'adressaient à elle. Certes, il ne dépendait que de Mathia de rester à jamais dans ce village, tranquille au milieu de gens dont les préventions s'effaçaient progressivement. L'un lui offrait le logement, l'autre la table

celui-ci une somme fixe pour surveiller son bétail ; elle remercia en secouant la tête.

— Ecoutez, répondit-elle, j'ai à faire un pèlerinage sacré. Je vais retrouver l'endroit où je laissai le corps de ma petite fille, y dresser un signe de souvenir, y pleurer toutes mes larmes. . . Ensuite, si je ne meurs pas de douleur je reviendrai et j'accepterai vos offres. Il me sera doux de faire un peu de bien.

— Mais, demanda la jeune mère dont elle avait soigné l'enfant, vous ne reconnaîtrez peut-être pas la place. . . Il y a longtemps que la pauvre est morte. . .

— Douze ans, répondit Mathia, je la pleure toujours : c'était la vraie fleur de mon sang, l'âme de mon âme. Quand elle me quitta, je restai avec le père, parce que mon fils vivait. . . Un fils qui ne m'aimait pas. . . Pourtant je lui gardais une place dans mon cœur, en dépit de ses duretés. . . Quand il tomba sanglant, je compris que le dernier lien qui me retenait à la tribu se brisait, et je partis. . .

— Et votre mari ?

— C'était un maître dur, meurtrissant mon dos de coups de bâton. Il se consolera vite de mon départ.

— Allez-vous loin ? demanda la jeune femme.

— Près de la Ferté-sous-Jouarre.

— Je ne suis pas assez savante pour vous fournir un renseignement ; mais je le demanderai au maître d'école.

Le soir en effet, la jeune femme annonçait à la Tzigane qu'il lui restait environ quinze lieues à faire.

Le lendemain, Mathia se mit en route.

Elle portait sur l'épaule un bissac lourdement chargé, et sa bourse renfermait quelques pièces de monnaie.

Un sentiment de regret lui traversa le cœur au moment où elle perdit de vue le clocher du village.

Durant les deux semaines passées dans la maison de la jeune femme, Mathia avait repris des forces, elle marchait d'un pas plus ferme, et comptait que cinq jours lui suffiraient pour atteindre son but. Cette espérance seule eût été capable de lui donner du courage.

Le lendemain, au moment où elle passait devant un sentier descendant d'une colline pour aboutir à la route, elle fut accostée par deux hommes de méchante mine qui demandèrent la charité.

— Je suis plus pauvre que vous, répondit-elle, car je n'ai plus la vigueur de mes membres, et vous êtes d'âge à travailler.

— Ah ! répliqua le plus vieux, les mégères de la race ne se livrent pas à un labeur trop rude : dire la bonne aventure, voler les enfants, étrangler des poules, marauder de ferme en ferme, voilà tes moyens d'existence. Si j'en crois la dimension de ton sac de toile, la récolte a été bonne, il est juste d'en offrir aux amis.

— Vous n'êtes point mes amis, répondit Mathia ; si j'avais affaire à des vieillards ou à des enfants, je ne leur refuserais pas une partie de ce qui me vient de l'aumône ; mais vous m'insultez, je ne vous dois rien. Les femmes ne font pas la charité à des hommes robustes.

— Prends garde que nous abusions de notre force, vieille folle. . . Nous avons faim et rien à nous mettre sous la dent. Allons, vide ton bissac et partageons.

La bohémienne hâta le pas sans répondre.

Elle venait de le dire, elle n'était point avare. La souffrance l'avait rendue pitoyable. Mais en présence des misérables qui la menaçaient, elle résolut de défendre le peu qu'elle possédait. Il lui semblait, du reste, qu'elle n'avait pas le droit d'en disposer. N'était-ce pas grâce à ces provisions qu'elle pourrait arriver au terme de son voyage ? Moins que dans tout autre village, elle ne voulait mendier près de l'endroit où elle perdit sa fille, près des maisons où peut-être fut volé l'enfant qu'elle protégea en souvenir de Néra morte.

Mais les misérables ne lâchèrent point leur proie ; plus alertes que la bohémienne, ils la rejoignirent après s'être concertés un moment.

Le plus vieux lui asséna sur la tête un coup de bâton qui la fit tomber comme une masse, le second ramassa le bissac qui venait de rouler à terre, fouilla dans les poches de la malheureuse, trouva à son mouchoir un nœud renfermant toute sa fortune ; puis, reprenant le sentier par lequel ils étaient descendus, ils lui jetèrent cette dernière injure :

— Demeure dans le fossé, comme un chien mort, vieille carapie !

Mathia y resta en effet. Heureusement pour elle il y avait un peu d'eau dans le fossé ; la plaie se trouva naturellement lavée et aigna avec abondance : ce fut le salut de l'infortunée.

Au matin, un voiturier qui passait la releva, la mit sur la pile de bois qu'il emportait à quelques lieues de là, et, quand il s'arrêta à l'auberge, il lui fit boire une gorgée d'eau-de-vie.

Mathia savait bien que sa blessure, si dangereuse qu'elle fût, ne pouvait être mortelle ; seulement, elle se sentait trop faible pour se soigner et s'abandonnait au balancement de la charrette, sans garder aucune force, aucune volonté. Peu lui importait où cet homme la conduisait. Il suivait la grand-route, donc il la rapprochait de son but.

A la nuit, il s'arrêta devant une maison d'assez bonne apparence,

aida la blessée à descendre, sonna à une petite grille, puis il dit à la servante qui vint lui ouvrir :

— J'amène le bois vendu à M. le docteur, plus une créature qui a grandement besoin de lui.

La domestique, une vieille fille compatissante à l'exemple de son maître, introduisit Mathia dans le cabinet de consultations, puis elle donna ordre au jardinier de s'occuper du bois et courut avertir le docteur. Il arriva, empressé, examina la blessure, secoua la tête et murmura quelques paroles à voix basse ;

— C'est grave ! dit-il, très grave !

— Monsieur, répondit Mathia, êtes-vous assez bon pour me loger cette nuit ?

— Cette nuit et les suivantes. . . Que vous est-il arrivé ? . . . Il y a eu crime, et je dois avoir la police. . .

— Ceux qui m'ont attaquée ne sont pas d'ici, monsieur. . . Je suis déjà bien assez éprouvée sans qu'on ajoute encore à mes chagrins. Rendez-moi le service de bander ma blessure, j'irai mieux demain, bien mieux. . .

Le docteur pensa la plaie. Javotte conduisit Mathia dans une pièce servant de débarras, on y plaça une paillasse de maïs couverte de draps blancs.

La bohémienne dormit en dépit des douleurs causées par sa blessure. Mais à peine le jour pénétra-t-il dans sa chambre qu'elle la quitta et, gagnant lentement les champs voisins, elle se mit à y chercher des simples dont elle fit une ample moisson. Sa récolte terminée, elle entra dans la maison du docteur et pria Javotte de lui permettre de faire bouillir ses herbes. Le médecin la trouva occupée à composer un vulnéraire dont l'odeur aromatique embaumait la maison.

— Ah ça ! demanda-t-il, est-ce que vous vous mêlez de médecine ?

— Comme ceux de mon pays, monsieur.

— Et vous avez sans nul doute plus confiance dans vos remèdes que dans les miens ?

— Ils ne guérissent pas plus sûrement, mais plus vite.

— Oh ! race incorrigible ! fit le docteur, rien n'y fait. Dieu les créa charlatans.

— Monsieur, demanda Mathia, combien demandez-vous de jours pour que ma blessure soit fermée ?

— Vingt au moins.

— Six me suffiront.

— Si vous faites cela. . .

— Eh bien, si je le fais ?

— Je vous prierais de me vendre votre secret.

— Je vous le donnerai pour rien, monsieur, afin de vous remercier de m'avoir traitée avec bonté.

Elle continua ce que le docteur appelait sa " cuisine du diable," et le médecin de campagne commença sa tournée.

Pendant qu'il visitait ses malades, Mathia causait avec Javotte. Celle-ci avait appris à l'école de son maître la pitié et la justice. Elle devinait bien que Mathia appartenait à une race réprouvée et souvent coupable de délits sinon de crimes ; mais elle ne voulait voir dans cette créature vieillie prématurément, saignant dans ses membres, et sans nul doute blessée dans son cœur, qu'une femme appartenant à la grande famille des infortunées. Aussi s'empressa-t-elle de multiplier ses soins pour lui rendre le courage autant que la santé.

Désormais Mathia n'avait ni patrie ni famille. Née au coin d'un champ, elle gardait le monde pour pays ; la langue qu'elle parlait et dont les chants servaient à l'endormir n'appartenait qu'à sa race ; elle s'exprimait difficilement en français. Une barrière infranchissable se dressait entre elle et ceux qu'elle voyait depuis sa fuite. Chaque halte lui révélait son abaissement moral. Savait-elle seulement qu'il existait un Dieu ? Connaisait-elle les lois de la morale si souvent violées par les siens ? Elle pleurait son enfant ; mais les autres mères trouvent dans la foi un allègement à leur souffrance. Elles sèment de fleurs la couche de l'ange endormi, et dressent une croix sur sa tombe.

Sans doute ce signe était une protection efficace, un signal d'appel et d'amour. Et sans comprendre pourquoi, elle se promit d'en élever une à l'endroit où elle laissa Néra couchée dans son bouquet de branchages.

Timidement, Mathia offrit à Javotte de l'aider. Elle témoigna du zèle, sinon une grande intelligence. D'une voix lente, dans laquelle sonnaient des larmes, elle raconta une partie de sa vie, celle que marquait la mort de Néra. La Tzigane retrouvait alors des accents pathétiques, des éclairs d'éloquence sauvage, et Javotte tressaillait de pitié en entendant le récit des tourments de la bohémienne. Le docteur la demanda à son retour, et s'étonna de la trouver sans fièvre.

Trois jours plus tard la plaie du front se fermait. Au bout d'une semaine elle était guérie.

Avant de s'éloigner de la maison hospitalière, Mathia cueillit dans les prés une grosse botte d'herbes et la remit au médecin :

RAOUL DE NAVERY

A suivre

UN BON CONSEIL

Un conseil donné à temps vaut souvent une fortune. Si quelqu'un de votre entourage se trouve atteint de rhume, toux, grippe ou bronchite, faites-lui prendre du *Baume Rhumal*, il est infail- lible, procure un soulagement très ap- préciable suivi de la guérison à bref délai.

CHOSSES ET AUTRES

—Un savant de Washington a inventé une machine électrique au moyen de laquelle, prétend-il, l'homme peut dou- bler la force de son intelligence.

—L'électricien Tesla dit qu'avant un quart de siècle, on pourra communiquer, avec l'électricité, et sans fils, d'un point à l'autre de la terre, voire avec les pla- nètes qui vagabondent dans l'espace !

—Les agents préposés au recensement de la population de Saint-Petersbourg, ont découvert un brave homme trois fois frappé dans ses plus chères affections, c'est-à-dire trois fois veuf. Il vit sous le même toit avec ses trois belles-mères qui rivalisent d'attentions pour adoucir les regrets de sa triple infortune.

—Nous recevons de la Compagnie de Papier Rolland : Un élégant petit carnet fabriqué avec leur beau papier "Super- fine Linen Record." Ce papier dont la qualité est sans rivale, est tout particu- lièrement recommandé aux personnes désireuses de se procurer un papier durable, solide, résistant parfaitement au grattoir et à des plisages réitérés. Une nouvelle boîte de papier Parchemin, contenant 25 feuilles de papier et 25 enveloppes, surpassant en qualité les meilleures boîtes de papeterie importées pour le prix modique de 25 centims la boîte.

—Les couleurs claires domineront dans les toilettes et nous verrons de nou- velles nuances. Ainsi nous trouvons dans les plus grands journaux de mode : toi- lette de promenade en cachemire velouté *laine* garni de tresses mohair noires, ceinture de satin noir ; toilette de soirée en bengaline pêche garnie de tulle as- sorti, barrette brochée d'or, branches de violette ; costume tailleur en *covercoat léger*, revers de piqué blanc satiné, bou- tons d'écaïlle ; toilette de dîner en linon *citron* à pois brodés revers en dentelle ancienne jaunée, ceinture en ruban brodé de soie nuancée ; toilette en soie mate *banane* ; etc., etc.

INTERROGEZ-LES

Interrogez qui vous voudrez. Tous ceux qui ayant toussé ont fait usage du *Baume Rhumal* vous diront qu'ils ont été guéris promptement et radicalement à peu de frais. Partout 25c la bouteille.

LE JEU DE DAMES

MATCH RIENDEAU MAILLÉ

Bon nombre de nos lecteurs, amateurs du jeu de dames, auront entendu parler du titre de champion de ce beau jeu, titre disputé depuis si longtemps par MM. Riendeau et Maillé.

Il y eut bien, des passes... dans les journaux : mais, hélas ! cela ne faisait qu'embrouiller les affaires.

On prit donc, de part et d'autre, une résolution héroïque : de se battre jus- qu'à extinction des forces... c'est-à-dire jusqu'à ce que l'un de ces deux messieurs demeurât seul champion. Car il est à espérer, n'est-ce pas, qu'ils ne gagneront pas tous les deux ? Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée : mais il n'y a pas de milieu.

En avril dernier, il fut décidé que les adversaires se rencontreraient en juin, en un match que l'histoire enregistrera... peut-être ! C'est le 7 juin que ce match doit avoir lieu, et quand ce numéro de notre journal sortira, les parties seront engagées.

On attend avec anxiété le résultat final que nous ferons connaître à nos fidèles lecteurs.

SUPÉRIEUR A TOUS

Dans les affections persistantes de poi- trine, comme dans le traitement des bronchites chroniques, le *Baume Rhumal* est recommandé comme supérieur à tous les remèdes existants.

Les Meilleures Années

De la vie sont les années de santé. Etes-vous dans cette heureuse période ? ou bien, comme des milliers d'autres, êtes-vous à vous lamenter sur votre état, l'esprit continuellement tour- menté par une inquiétude désespé- rante ?

Ces sentiments sont particuliers à la FAIBLESSE FEMININE.

Guérissez ce mal de dos et ce tour- ment de tête, ramenez ce vigoureux appétit et ce sommeil réparateur, et le monde aura chargé d'aspect pour vous.

Quel est le remède ?

Les Pilules Rouges

... du Dr Codèrpe

POUR FEMMES PALES ET FAIBLES

Votre cas, tout mauvais qu'il vous paraisse, n'est pas pire que des milliers d'autres qui n'ont pas été simplement traités, mais guéris par ce remède d'une renommée universel. La fai- blesse physique et la démoralisation se dissipent devant ce remède comme la rosée devant le soleil du matin. La dépense n'est pas une excuse parce que c'est le moins cher aussi bien que le meilleur remède pour le soulagement des maladies féminines que la science ait encore produit.

**Ecrivez-nous** si les Pilules Rouges du Dr Codèrpe ne vous guérissent pas complètement et notre médecin spécia- liste vous répondra sans frais, vous in- diquant un régime à suivre. Toute cor- respondance est confidentielle.

En vente partout, 50 cts la boîte ; 6 boîtes, \$2.50. Expédiées par la malle, sur réception du prix, aux Etats-Unis ou au Canada. Adressez :

CIE CHIMIQUE FRANCO AMERICAINE  
Dept. Médical, B P. 2306, Montréal.

VICTOR ROY & ALPH. CONTENT

Architectes et évaluateurs

151, RUE SAINT - JACQUE,

CHAMBRE 4 TÉLÉPHONE 2113

J. EMILE VANNIER

(Ancien élève de l'école Polytechnique

INGÉNIEUR CIVIL, ARPEUTEUR

107, RUE SAINT - JACQUES

"BATISSE IMPÉRIALE" MONTRÉAL

U. PERREAU

— RELIEUR —

No 52, Place Jacques-Cartier, Montréal

Spécialités : Reliure de Bibliothèque, Re- liure de Luxe, Livres, Blancs, Etc.  
Relieur pour LE MONDE ILLUSTRÉ.  
L'outillage le plus complet et le plus nou- veau de la ville.  
Une visite est sollicitée.

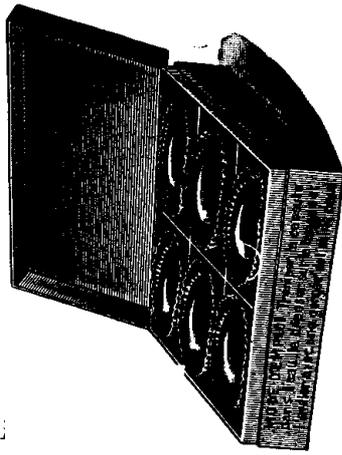
Buyez l'Eau du Recollet

Cette eau minérale, analysée par le Dr Baker Edwards, est recommandée comme eau de table et pour ses pro- priétés médicinales. On la boit avec le lait, les vins et liqueurs. C'est la rivale de l'*Apollinaris* et de la *Johannis*. Elle possède les mêmes propriétés et se vend à meilleur marché. Demandez là à votre phar- macien ou à votre épiciers. Echantillons fournis sur demande, par la **COMPAGNIE D'EAU MINÉRALE DE LA SOURCE DU RECOLLET, 505 RUE CRAIG, MONTREAL.**

CAPSULES TAETZ

Elastiques Russes

BREVETÉES EN FRANCE ET A L'ÉTRANGER



Les Capsules Taetz (forme bonbons) adoptées par les sommités médicales du monde entier, consti- tuent le mode le plus pratique pour prendre à haute dose sans aucune répugnance et sans le secours de la cuillère, les médicaments de mauvais goût, tels que : les *Huiles de Ricin, de Foie de Morue, Baume de Copahu, etc., etc.*

Les véritables Capsules Taetz d'une extrême finesse sont facilement digérées par les estomacs les plus délicats, grâce à leur prépa- ration spéciale imitabile.

Elles procurent des effets immédiats, les principes actifs qu'elles renferment n'étant altérés par aucun mélange.

Dépôt pour le Canada

Maisons ROYER et ROUGIER Frères  
55 St. Sulpice Street, MONTREAL  
Gros : R. TAETZ & Co, 46, r. de Bretagne, Paris

DR BERNIER

DENTISTE

Informe respectueusement sa clientèle qu'il a transporté ses salons dentaires au No 60, rue Saint-Denis, à deux por- tes plus haut que le jardin Viger.

PROCEDES :: MODERNES

DENTIER GARANTI--\$10.00

Dents posées sans palais. Obturation en or, platine, ciment, extraction sans douleur.

A. E. VADEBONCŒUR, L.C.D.

Chirurgien-Dentiste, 205 rue St-Hubert

Débitures Municipales

Bons du Gouvernement et de Chemins de Fer

VALEUR DE PLACEMENT

ACHETÉS ET VENDUS

Toujours en mains un grand nombre de valeurs propres à être déposées au gouverne- ment ou des placements de fonds en fidéi- commis.

Les municipalités qui ont besoin d'em- prunter trouveront avantage à se mettre en relations avec

R. WILSON SMITH,

BATISSE 'BRITISH EMPIRE,' MONTRÉAL

Achète des débitures et autres valeurs dé- sirables.

LA NOUVELLE REVUE

18, Boulevard Montmartre, Paris

Directrice : Mme Juliette Adam

PARAIT LE 1er ET LE 15 DE CHAQUE MOIS

ABONNE-  
MENT

	Un an	6 mois	3 moi
Paris et Seine	50f	26f	14f
Départements	56f	29f	15f
Etranger	62f	32f	17f

On s'abonne sans frais : dans les bureaux de poste, les agences du *Crédit Lyonnais* et celles de la *Société générale de France* et de l'*Etranger*.

**Un PRÊTRE**  
de Rome a TROUVÉ le SECRET de GUÉRIR  
ANÉMIE - DÉBILITÉ GÉNÉRALE  
DYSPEPSIE - MANQUE D'APPÉIT  
FIEVRES - ÉPUISEMENT, etc., avec les  
**PILULES ANTONIO**  
toniques, dépuratives, reconstituantes. 2 fr.  
Ph<sup>ie</sup> MALAVANT, 19, r. des Deux-Ponts, PARIS  
Dépositaire à Montréal : ARTHUR DÉCARV.

**L'APRÈS-LAVÈRE**  
Photographes  
No 300 RUE ST DENIS  
TEL. BELL 7283. MONTREAL.  
MARCHAND 843. P.Q.

**"La Presse"**

TOUT le monde lit le grand journal, parce qu'il satisfait, instruit, intéresse et amuse tout le monde.

Le plus grand tirage du Canada, sans exception.

PLUS DE  
**54,000**  
PAR JOUR

Abonnez-vous au MONDE ILLUSTRÉ, le plus complet des journaux français illustrés et lit- téraires du Canada.

